51e ANNÉE (6e SÉRIE) N° 27 5 JUILLET 1934

L'AMI DU CLERGÉ

Revue de toutes les Questions Ecclésiastiques

DOGME, MORALE, LITURGIE, DROIT CANON, ÉCRITURE SAINTE, PATROLOGIE, PRÉDICATION
JURISPRUDENCE CIVILE-ECCLÉSIASTIQUE

Publié avec l'Imprimatur de Mgr l'Evêque de Langres. — Paraît à Langres tous les jeudis

Mgr F. PERRIOT
Protonotaire apostolique *ad instar participantium*
FONDATEUR

Mgr A. ROZIER
Prélat de la Maison de Sa Sainteté
Docteur en théologie, Chanoine titulaire de Langres
DIRECTEUR

Toutes les lettres doivent être adressées à : M. le Directeur de L'AMI DU CLERGÉ, à Langres (Hte-Marne).

PRIX DE L'ABONNEMENT ANNUEL :

FRANCE et COLONIES FRANÇAISES	Edition complète....... 18 fr. Edition partielle....... 12 fr.	ETRANGER	Voir les conditions détaillées à la 1re page de la *couv.* du 7 décembre 1933.

L'édition complète comprend la *Doctrine* et la *Prédication*; l'édition partielle n'a pas la *Prédication*.
On n'accepte pas d'abonnements de moins d'un an, ni d'abonnements à la *Prédication* sans la *Doctrine*.
Tous les nouveaux abonnements partent du *1er Janvier* de l'année en cours.
Les abonnés de France et des Colonies reçoivent gratuitement la *Jurisprudence*; pour l'Etranger elle coûte 2 fr. 50.

Les annonces sont reçues exclusivement chez M. Jacques LEGUERNEY, 24, rue de Madrid, Paris 8e.

Chèques postaux : Nancy, 21.88

SOMMAIRE

DOCTRINE

Questions de science ecclésiastique. — Si la puissance divine est infinie et si le miracle est possible, pourquoi ne voit on plus jamais des morts ressusciter ou un bras amputé repousser ? 433 — Une employée de pharmacie peut-elle livrer aux clients des produits dont la morale interdit l'usage ? 435. Quelle ligne de conduite lui tracer ? 438.

L' « Ami du Clergé » et les livres. — Le cardinal Luçon, d'après M. Pierre Lyautey, 439. — Comptes rendus bibliographiques : Mgr Ruch, G. Goyau, 442; Jean Guitton, 444; J. Mazé, 446; chan. Boulenger, P Plus, 448.

PRÉDICATION

Triduum d'Adoration perpétuelle. — I. L'Eucharistie, objet le plus parfait de notre foi, 369.

Pour la fête de Notre-Dame du Mont-Carmel. — Marie, modèle de la vie contemplative, 373.

Pour la fête de sainte Madeleine. — La conversion de la sainte, 375.

Pour la fête de sainte Anne. — *Entretien à des mères chrétiennes* : L'influence des lectures et de l'exemple dans l'éducation, 378.

Pour Distribution des prix. — II. *Dans un Pensionnat de jeunes filles* : Le mot final du pasteur, 382.

Explication du Catéchisme. — *31e Leçon* : Les 7e et 10e commandements, 383.

PETIT COURRIER

Q. — Un curé désire établir dans sa paroisse une *Confrérie de N.-D. des Sept-Douleurs*. A quelle Archiconfrérie doit il l'affilier et à quelle adresse ?

R. — Ecrivez au Général des Servites, Chiesa di S. Nicola da Tolentino, à Rome.

Q. — Je vous serais reconnaissant d'indiquer quelques livres contenant *jeux rythmiques, ballets, mouvements d'ensemble, rondes*, etc., pour enfants. Ceci dans le but de rendre service à un jeune homme catholique qui vient d'entrer comme professeur de musique dans une école du Gouvernement.

R. — 1° Pour garçonnets : *Chants de gymnastique avec mouvements*, 5 f., à l'OgéO, 80, rue de l'Université, Paris 7e ; — *Esquisses maritimes*, 15 f., chez Pitault, 5, rue de la Banque, Paris 2e ; — A. Sandoz, *Recueil de ballets et tournois*, 2 vol., 20 f., à la F. G. S. P. F., 5, place St-Thomas-d'Aquin, Paris 7e ; — J. Wilmet, *Recueil de danses et rondes*, 15 f., *Nouveau recueil de rondes et ballets*, 15 f., et *Recueil de ballets et tournois pour petits et grands*, 15 f., chez Wilmet-Hainaut, à Morlanwelz (Belgique).

2° Pour fillettes : *Vignettes musicales*, 20 f., et *Fresques musicales*, 20 f., chez Pitault ; — *Vieilles danses du Pays de France*, 8 f., Paris, Haton.

3° Pour garçonnets ou fillettes : C Bruel, *Rondes et danses populaires*, 8 f. 50, à l'OgéO ; — *Pouponnettes musicales*, 15 f., *Bambinettes musicales*, 15 f., *Estampes musicales*, 20 f., chez Pitault ; — *Cauchemar exotique*, 10 f., OgéO ; — Chavannes et Rousseau, *Dansez, chantez*, 6 f., Paris, Larousse.

Q. — 1° Les indulgences, suspendues l'an dernier pendant le Jubilé, le sont elles à nouveau depuis le dimanche de Quasimodo ?

2° Les fidèles qui font la communion quotidienne doivent-ils se confesser chaque fois qu'ils veulent gagner l'indulgence du Jubilé en cours ?

3° Puisqu'aujourd'hui il est si facile de gagner une indulgence plénière à des conditions moins onéreuses que celle du Jubilé, quel est donc l'avantage de celle ci ?

R. — Ad I. Non.

Ad II. Oui, puisque cette condition est formellement prescrite. Mais leur confession habituelle de chaque semaine ou quinzaine suffit à remplir cette condition. Et puisque le § 3 du canon 931 les dispense de se confesser pour gagner les indulgences autres que celles du Jubilé, ils pourront gagner,

avec cette seule confession, et l'indulgence du Jubilé et les autres.

Ad III Voici ce qu'écrivait là-dessus le cardinal Verdier dans sa Lettre du 16 mai dernier à ses diocésains :

« Il est bien vrai que ce que nous appelons une indulgence plénière peut être obtenue de bien des manières. Dans sa bonté, l'Eglise ouvre largement ses trésors spirituels, et en subordonne l'acquisition à des gestes bien faciles. Mais n'oublions pas que les prières et les sacrifices demandés par le Pape pour gagner l'indulgence plénière d'un jubilé, et plus particulièrement de ce Jubilé, revêtent des conditions qui leur assurent une efficacité très spéciale. Les grands mystères dont ce Jubilé évoque le XIXe centenaire, ne nous donnent-ils pas cette année, si je puis ainsi parler, à un titre particulier, toutes les grâces dont ils sont la source?

« De plus, la prière de l'Eglise plus ardente, plus universelle, avivée qu'elle est par les grands souvenirs de la Rédemption, a certainement sur le cœur de Dieu une irrésistible influence. Et nos prières intimes, quelqu humbles qu'elles soient, ainsi magnifiées par cette supplication universelle de l'Eglise dont elles font partie, nous obtiendront plus sûrement tous les pardons. »

Q. — Connaissez-vous une brochure traitant de la manière de décorer et d'illuminer les églises pendant les missions ? On me dit que les Rédemptoristes en ont publié une ; mais où ?

R. — **Nous le demandons à nos lecteurs.**

Pour aider à la diffusion de la *Vie de Jésus* de M. le chanoine Cristiani que nous avons si souvent recommandée, le *Comité catholique d'Apostolat par l'Evangile*, 12, rue Lanterne, à Lyon, met *gratuitement* à la disposition du clergé des affiches (56×36) pour être apportées à l'intérieur des églises, sacristies, cercles d'étude, etc.

— Je viens de lire l'*Ami* du 19 avril, et le cas de ce catholique qui est arrivé à douter de la révélation (p. 244) m'a intéressé. Il m'a paru se rapprocher de celui du cardinal Wiseman. Vous connaissez sans doute la brochure de Mgr Baunard intitulée : *La tentation du Docteur Wiseman ;* je me permets de la signaler à ce catholique (0 f. 25, Paris, J. de Gigord).

— P. 169 : Ajouter, sur le catholicisme en Angleterre au XIXe siècle et sur le mouvement d'Oxford, les articles que l'on trouvera dans la *Revue Apologétique* de juin 1929, les *Etudes* du 5 juillet 1929, les *Amitiés Catholiques françaises* du 15 août 1929 (ce dernier résumé dans l'*Ami* 1929, p. 571), les *Documents de la Vie Intellectuelle* de mai 1931, *The Universe* du 12 avril 1929 (n° spécial, texte anglais, illustré), la *Documentation catholique* du 4 février 1933, la *Vie Intellectuelle* du 10 sept. 1933, les *Etudes* du 20 sept. 1933 (ce dernier, capital sur le Mouvement d'Oxford, fournit en notes une riche documentation), et *Docum. cath* du 30 décembre 1933 (qui résume les précédents).

— P. 178, 1re question : Ne s'agirait-il pas de l'ouvrage de M l'abbé Bonneval, *Le Ministère sacerdotal auprès des Religieuses, Conseils d'un vieil aumônier*, in 12 de 250 p., 4 f. 50, chez Aubanel Père, à Avignon ?

— Page 153 : *Ginette* n'est pas le diminutif de Geneviève, mais bien de *Virginie*.

Dans tout le midi de la France, Virginie se dit *Virgine*, avec accent sur le second *i*, et son diminutif est *Virginette* (petite et aimable Virginie). Mais dans le langage populaire on supprime souvent la première syllabe d'un prénom : ainsi l'on dit Polyte pour Hippolyte, Gène pour Eugène, Génie pour Eugénie, Zèbe pour Eusèbe, Nique, Niquette, pour Véronique, Veroniquette. On dit de même *Ginette* pour *Virginette*, diminutif de *Virginie*.

P. Archambault, S. J. — **Vingt-cinq ans de Retraites fermées (1909-1934).** — In-8 de 56 p. — Montréal (Canada), Imprimerie du *Messager*, 4260, rue de Bordeaux.

Intéressante brochure qui retrace l'œuvre des Retraites fermées au Canada : dans la seule province de Québec, 14 maisons pour hommes et jeunes gens, se rattachant les unes aux autres comme les branches d'un même arbre. Les résultats sont très satisfaisants : renouveau spirituel, formation d'une élite catholique et initiatives fécondes. De superbes photographies illustrent la brochure, dont la lecture pourra fournir d'utiles indications même aux gens d'Europe.

Fichier de la « Bibliothèque de Revues » pour 1933 (10e année) édité par l'*Intermédiaire catholique du Sud-Ouest*, 9, rue Riguepels, à Toulouse. — Fascicule in 8 de 20 p , 2 f. ; les dix fichiers parus (1924 à 1933), 18 f. ; dans un cartonnage spécial, 20 f.

Les dix fichiers déjà parus forment un recueil de plus de 20.000 articles publiés dans 80 grandes revues durant ces dix dernières années, classés par ordre alphabétique et pouvant être facilement trouvés.

Nous avons plusieurs fois signalé les services que l'*Intermédiaire du Sud Ouest* est à même de rendre à nos confrères, et spécialement l'intérêt qu'offre sa Bibliothèque de revues mise au service de ses abonnés et lecteurs. Sur les œuvres diverses qu'il groupe, voir en dernier lieu *Ami* 1933, couv. jaune, p 154.

Seuls sont admis aux honneurs du Fichier les articles d'une réelle importance, même matérielle (nombre de pages, variable d'ailleurs suivant les revues : 15 à 20 pour les grandes revues, 8 à 10 colonnes pour l'*Ami* ou la *Doc. cathol.*, une douzaine de pages pour les revues moyennes). En principe n'y figurent que des articles susceptibles d'intéresser pendant plusieurs années ou d'offrir un intérêt documentaire durable.

Grâce à un service spécial, le lecteur pourra d'ailleurs obtenir en consultation les Tables de chaque revue, pour compléter, s'il y a lieu, sa documentation personnelle sur tel ou tel point particulier Rappelons, en passant, qu'une foule d'ouvrages, vendus très cher par les éditeurs, ont paru d'abord dans les revues. Ces revues, on peut souvent se les procurer d'occasion à très bon compte. Malheureusement leurs collections deviennent vite encombrantes. Les « Fichiers » et la bibliothèque de revues de l'*Intermédiaire du Sud-Ouest* où l'on peut emprunter à son gré, moyennant une très faible rétribution, fournissent aux lecteurs et aux travailleurs éloignés des centres le seul moyen pratique de satisfaire leur curiosité ou de poursuivre leurs recherches.

Aussi félicitons-nous le directeur de l'*Intermédiaire*, M. l'abbé Ginestet, du soin qu'il a apporté cette année à la rédaction de son Fichier. On a tenu compte des *desiderata* que nous formulions l'année dernière, en ce qui concerne notamment la correction des épreuves et l'indication du nom des auteurs d'articles.

Quelques perfectionnements sont encore possibles et souhaitables : uniformité dans les abréviations du titre des revues ; meilleur choix des mots-souches. Exemples : « Nefs médiévales » devrait figurer sous la rubrique « Marine » ou « Navigation » et non pas à « Nefs » où personne n'ira le chercher. De même « Littérature canadienne-française » serait mieux à sa place à « Canada » qu'à « Littérature ».

Dom André Lenoble, O. S. B. — **La Médaille de Saint Benoît.** — Brochure de 66 p., 2 f. 50 (remise par quantité). — Abbaye St-Martin de Ligugé (Vienne)

Cette nouvelle édition, complètement remaniée, indique, en plus des indulgences de la médaille ordinaire, les nombreuses indulgences attachées à la médaille du Centenaire. L'auteur a disposé les unes et les autres en tableaux qui permettent de les trouver plus facilement pour chaque jour de l'année. Elle relate, en outre, un certain nombre de faits que ne contenaient pas les éditions précédentes : grâces spirituelles, guérisons, préservation de dangers, protection des animaux, des récoltes et divers bienfaits.

Cette petite brochure de propagande est bien propre à exciter la dévotion à S. Benoît.

SIDALGRANI

Ses applications à

l'ART RELIGIEUX

Tableaux de couleurs en marbre reconstitué incrustés de bronze ciselé et doré.

SES CHEMINS DE CROIX INDESTRUCTIBLES

SAINTE BERNADETTE
Tableau de couleurs de 1m 40×0m 80

CHEMINS DE CROIX
Tableaux de couleurs de 1m 05×0m 80

MAGASIN D'EXPOSITION
28, avenue Duquesne, PARIS.
— Tél. : Invalides 05-76. —

BUVEZ
VALS
LA FAVORITE
FOIE-ESTOMAC
INTESTIN

ORGUES A TUYAUX
PLEYEL
Modèle A

11 Jeux — 17 accouplements
3 claviers manuels UT à UT 61 notes
Pédalier UT à SOL 32 notes
2 boîtes expressives — 1 combinaison libre
Dimensions : 3 m. 30×1 m. 35
Hauteur : 3 m.

Prix : 85.000 francs

Devis pour Orgues neuves tous systèmes
Relevages — Transformations — Electrifications
Fourniture et pose de ventilateurs électriques

VENTES — LOCATIONS

Auditions — Démonstrations sur rendez-vous
Orgue d'étude.

Pour tous renseignements, adresser la correspondance, en mentionnant la présente annonce, à :

PLEYEL, 23-25, Aven. Victor-Emmanuel III PARIS.

VITRAUX
MAISON BESSAC - GRENOBLE, FRANCE

SAVONS AUX ŒUFS

Tout le monde connaît les qualités merveilleuses du jaune d'œuf pour l'épiderme du visage et des mains. Il fait disparaître rapidement les rugosités et donne à la peau une blancheur remarquable, une élasticité et une douceur incomparables. Mais l'emploi du jaune d'œuf est peu pratique, pour ne pas dire impossible, à cause de son prix élevé.
On obtient les mêmes résultats en utilisant le

SAVON SNO AUX ŒUFS.

Chez tous les Coiffeurs et Parfumeurs, et 36, place Bellecour, LYON.

COFFRES-FORTS BAUCHE 93, rue de Richelieu PARIS
Catalogue franco

COURS CATHOLIQUE

18, rue de Varenne, PARIS

Directeur : Monsieur l'Abbé THOMAS, ancien élève de l'Ecole des Carmes.
Licencié ès-lettres. Licencié de philosophie.

Le Cours catholique est une école d'Enseignement par Correspondance spécialisée dans la préparation à la Session d'Octobre du Baccalauréat.

Le Comité de l'Alliance des Maisons d'Education chrétienne a encouragé l'initiative du Cours catholique et l'a recommandé dans " l'Enseignement Chrétien ".

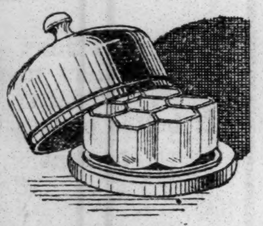
Notre prospectus vous renseignera complètement sur notre organisation, qu'on doit connaître et qu'il faut faire connaître dans les milieux catholiques.

BACCALAURÉAT PAR CORRESPONDANCE

FAITES VOUS-MEME VOTRE YAOURT AU PRIX DU LAIT AVEC

YALACTA

« Le gardien de votre santé »



NOTICE SUR DEMANDE ADRESSÉE À YALACTA. SERVICE CL. 19. AVENUE TRUDAINE. PARIS

VITRAUX D'ART

Charles CHAMPIGNEULLE
96, rue N.-D.-des-Champs, PARIS (VIe).
Voir *Ami du Clergé*, no du 21 juin, page 199.

LES HARMONIUMS RICHARD

sont vendus en confiance et à crédit par la

PROCURE BRETONNE --- St-BRIEUC

INSTRUMENTS D'OCCASION à PRIX RÉDUITS

Envoi des Catalogues contre 1 fr. en timbres.

LIBRAIRIE PARIS-ROME, Sté An. 57-70, rue de Rennes, PARIS (VIe)
Dépôt central des Editions de l'Abbaye de Saint-André.
Missels et publications de D. Lefebvre.
Projecteur « CINESCOPE » et 3500 films fixes.
Catalogue no 10 gratis.

VINS DE MESSE

La première œuvre fondée à GAILLAC en 1907, par M. Elie Bertrand, avec l'autorisation de Monseigneur l'Archevêque d'Albi.

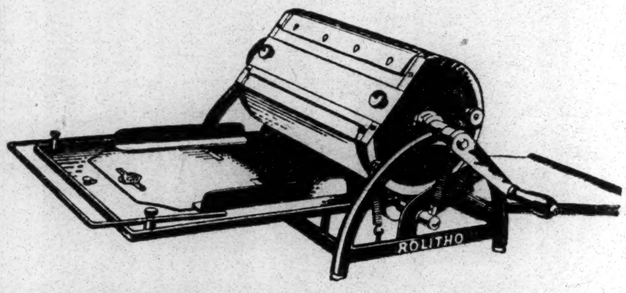
Contrôlée par M. le Chanoine Goffre, archiprêtre de Gaillac, et M. le Chanoine Prat, directeur de l'Ecole de Sarlat (Dordogne).

Vins strictement conformes aux règles canoniques, avec certificat de pureté.

S'adresser à MM. Elie et Pierre BERTRAND, père et fils, prop.-viticulteurs, 10, r. Ancien-Collège, Gaillac (Tarn).

ROLITHO 1934

Le Duplicateur parfait
1.200 copies à l'heure
Notice gratuite sur demande



1.185 fr. en 12 mensualités de 100 fr.
20 % de remise à MM. les Ecclésiastiques.
Alph. ENGEL, 18, rue du Mail, PARIS (2e).

J. MIGNARD,
38, rue St-Sulpice,
PARIS (6e)
réalise dans ses ateliers

LES PLUS BEAUX CHEMINS DE CROIX

sur émail grand feu, d'après les Maîtres (Fra Angelico, Van der Weyden, Overbeck). Exécution d'Art à des prix inconnus (depuis 1285 fr. les 14 Stations). — *Devis gratuits — Station envoyée en communication*

TABLEAUX PEINTS A L'HUILE

sur toile, bois, cuivre, émail, pour décoration d'Eglises ou Salons, Parloirs, etc. Fidèles copies des Maîtres, Compositions nouvelles, Portraits.

Tous sujets désirés, en toutes dimensions.

Aperçu des prix	Avec cadre bois doré sculpté : 0,38×0,32 :	109 fr.
	« « « « 0,65×0,45 :	207 fr.
	Peinture seule sur châssis : 1 m.×0,80 :	575 fr.
	« « « 1,30×1 m. :	985 fr.

Tarif complet et Notice envoyés sur demande

Pour Missels, Bréviaires, Livres de piété, d'Etudes, de Spiritualité (de tous les éditeurs catholiques), Objets de piété, Editions d'images, demander catalogue.

Ami du Clergé du 5 juillet 1934

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Triduum d'Adoration perpétuelle. — I. L'Eucharistie, objet le plus parfait de notre foi, 369.
Pour la fête de Notre-Dame du Mont-Carmel. — Marie, modèle de la vie contemplative, 373.
Pour la fête de sainte Madeleine. — La conversion de la sainte, 375
Pour la fête de sainte Anne. — *Entretien à des mères chrétiennes :* L'influence des lectures et de l'exemple dans l'éducation, 378.
Pour Distribution des prix — II. *Dans un Pensionnat de jeunes filles :* Le mot final du pasteur, 382.
Explication du Catéchisme. — *31e Leçon :* Les 7e et 10e commandements, 383.

TRIDUUM D'ADORATION PERPÉTUELLE

I

L'EUCHARISTIE, OBJET LE PLUS PARFAIT DE NOTRE FOI

Mes frères,

Pourquoi cette Adoration perpétuelle du T. S. Sacrement ? Pourquoi ce culte solennel dont l'Eglise entoure nos autels ?

La réponse est très simple : l'Eglise entoure d'une solennité spéciale le culte de la Sainte Eucharistie parce que, à le bien prendre, ce culte constitue toute notre religion, parce qu'il est le nœud de notre croyance, parce qu'on peut juger par la foi, par la fidélité dont nous entourons l'Eucharistie, de la profondeur de notre amour pour Dieu ; c'est ce que je voudrais, dans ces trois jours d'Adoration perpétuelle, exposer au milieu de vous.

L'Eucharistie est l'objet le plus parfait de notre foi, l'Eucharistie est le motif le plus certain de notre espérance, l'Eucharistie est le signe et la preuve la plus touchante et la plus convaincante de l'amour de Dieu ; donc elle résume bien cet ensemble de vertus infuses qui constituent un chrétien.

Et s'il vous fallait un signe vous montrant de la sorte dans l'Eucharistie le centre de la foi, de l'espérance et de la charité, je le prendrais dans les vases sacrés par lesquels l'Eucharistie nous est présentée.

Il y a trois vases sacrés qui touchent à l'Eucharistie dans le culte catholique : l'ostensoir, ou, comme on disait au Moyen Age, la « monstrance », qui l'offre à notre foi, le calice dans lequel se répand le sang de Jésus-Christ et qui est par conséquent le symbole de notre espérance, et enfin le ciboire où dort Jésus-Hostie avant de nous être distribué dans le baiser d'amour, le plus doux, le plus profond qui se puisse imaginer.

Aujourd'hui, c'est donc de l'Eucharistie, objet de notre foi, que je vais vous entretenir ; je voudrais vous montrer d'abord la nécessité de la foi et, en second lieu, dans cet objet qui s'appelle la Sainte Eucharistie, la foi la plus parfaite que nous puissions concevoir. Ce seront les deux parties de cette méditation.

1. — *La nécessité de la foi*

Je voudrais, ai-je dit, vous montrer d'abord la nécessité de la foi.

La foi est cette disposition intellectuelle qui nous porte à accepter comme vraies, alors même que nous n'en aurions point l'intelligence totale, les vérités qui nous sont proposées. Et dès lors, pour montrer la nécessité de la foi, il faut bien que j'explique, d'après les termes mêmes de sa définition, de quoi elle se compose ; puisque la foi est une disposition à croire ce qui nous est dit, il faut que je prouve la nécessité de la Révélation, il faut que je prouve dans la Révélation la nécessité du mystère ; j'espère que ces deux propositions sont assez claires pour qu'il me soit inutile de m'y arrêter plus longtemps.

Et d'abord, pour montrer la nécessité de la foi, montrons la nécessité de la Révélation, montrons qu'il ne peut pas y avoir une religion qui n'ait pour base la Révélation de Dieu se racontant à lui-même. Pourquoi et d'où vient que nous ne pourrions pas concevoir une religion qui aimerait et qui servirait Dieu sans aucune parole dite par lui, mais simplement parce que notre intelligence serait arrivée à nous en démontrer l'existence, le souverain domaine et les titres à l'obéissance universelle ? Pourquoi toute religion a-t-elle eu recours à la révélation de Dieu ?

Parce que, m. f., si nous ne savions de Dieu que ce que nous pouvons en découvrir par la seule force de notre raison, c'est à peine si nous pourrions dire que nous le connaissons. Connaître Dieu par les seules forces de notre raison, c'est connaître Dieu par ses effets, c'est remonter des choses créées à la cause increée et toute puissante qui les a produites, c'est, à partir de cette œuvre qui s'appelle la création et le monde, conclure à l'existence de l'artisan, de l'ouvrier, ou, si vous aimez mieux, de l'artiste.

Eh bien ! j'en appelle à vous ; quand nous ne connaissons un artiste que par son œuvre, le connaissons-nous tout entier ? Où est-il, l'artiste qui soit capable de faire passer dans une œuvre tout son génie ? Nommez, dans votre souvenir, les plus célèbres et nommez même les plus heureux. Je ne vous demande pas d'évoquer la mémoire de ces artistes qui ont souffert quelquefois jusqu'à en mourir, parce qu'ils n'ont pas pu réaliser l'idéal qu'ils portaient en eux ; je vous demande de vous en rapporter à ces artistes qui, un jour, ont eu cette joie infinie de dire : « Voici un tableau, voici une statue, voici une œuvre dans laquelle vraiment je crois avoir fait passer tout mon cœur. » Rappelez-vous ces artistes et dites-moi, même ceux-là, pouvez-vous les juger par leurs œuvres ? Pouvez-vous juger même tout leur génie artistique ?

S'ils étaient là, ils vous prieraient, j'en suis sûr, de ne point le faire. Ne savez-vous pas que les littérateurs, que les écrivains, par exemple, finissent par s'énerver quand on dit toujours, en les citant : « l'auteur de tel livre ? » Ils vous répondent, comme Flaubert, avec un sourire désabusé : « Mais je n'ai pas écrit que celui-là ; je ne suis pas nécessairement que l'auteur de *Madame Bovary*. Si parfaites que soient ces pages, si réussie que puisse en être l'exécution, de grâce, faites-moi l'honneur de penser que je n'ai cependant pas mis toute ma substance cérébrale dans ce roman et que, demain peut-être, j'écrirai un ouvrage meilleur encore. »

On ne connaît pas tout le génie artistique d'un homme, simplement quand on voit son œuvre. A plus forte raison, ne peut-on rien connaître de l'homme lui-même, de son cœur, de sa vie, de ses affections, de ses pensées ; car enfin l'artiste n'est pas obligé de se raconter lui-même dans son œuvre ; il y a en littérature un autre genre que le lyrisme ou la confession, il y a en musique une autre inspiration que le thème infiniment développé des angoisses et des enthousiasmes personnels et on peut faire un tableau ou ébaucher une statue sans avoir l'intention de déclarer à la postérité à qui l'on pensait et qui l'on aimait. Du cœur de l'artiste, de ses pensées, de ses souvenirs et de ses rêves, de son passé et de son avenir, nous ne savons par son œuvre absolument rien.

Eh bien ! m. f., encore une fois, en dehors d'une Révélation positive, nous ne connaîtrions Dieu que par son œuvre, c'est-à-dire que nous arriverions à nous élever jusqu'à l'affirmation de son existence, jusqu'à celle de quelques-uns de ses attributs. Nous pourrions, à la rigueur, connaître le suprême architecte du monde. Mais ce suprême architecte, s'il ne lui plaît pas de nous le raconter, que saurons-nous de ses affections ? Que saurons-nous de sa vie intime ? Est-il seul ? A-t-il un cœur vibrant d'émotion ? Qu'a-t-il voulu faire en créant le monde et en nous créant ? S'il ne vient pas nous le dire, nous n'en saurons rien. Et vraiment, je me demande pourquoi je m'acharne à vous démontrer une vérité aussi claire...

Il faut que Dieu se révèle, pour que nous le connaissions un peu. Il faut qu'il parle pour que nous entrions dans les mystères de son cœur. Pourquoi ?... Oh ! tout simplement, parce que pour nous-mêmes c'est ainsi. Et je ne prendrai pas parmi nous les plus compliqués, les plus mystérieux, les plus secrets ; je prendrai parmi nous les plus simples ; mères de famille, je prendrai vos tout petits enfants ; je prendrai une petite fille de sept à huit ans. Vous qui êtes sa mère, qui l'avez nourrie, qui avez vécu toujours penchée sur elle, croyez-vous la connaître ? Vous la voyez vivre cependant. Vous savez comment s'est lentement formé son esprit. Elle ne prononce pas un mot qui ne garde l'intonation de sa mère. Pourtant, quand elle a sept ou huit ans, la connaissez-vous ? Vous savez bien que c'est votre première tristesse : vous ne la connaissez plus ; elle a des secrets, cette petite, et toute votre habileté de mère consiste à les lui faire raconter, et toute votre tendresse de mère n'a point d'autre but que celui-ci : « Que ma fille ait confiance en moi et qu'elle continue bien à me dire tout ce qu'elle pense, tout ce qu'elle aime, tout ce qu'elle veut !... Hélas ! tout ce qu'elle veut, elle continuera probablement à me le dire, mais tout ce qu'elle pense et tout ce qu'elle aime, j'ai peur qu'elle commence à me le cacher soigneusement » Ainsi, ô mères, pour connaître une petite fille, vous avez besoin qu'elle se révèle à vous, et vous la voyez pourtant, et tous les jours vous vivez avec elle.

Et pour connaître notre Dieu, nous n'aurions pas besoin qu'il se raconte aussi, et nous serions assez orgueilleux pour penser : « Mon Dieu, enfermez-vous dans votre silence tant que vous voudrez ; tant que vous voudrez, restez bouche close ; tant que vous voudrez, ne me dites rien de vous ; tout seul j'arriverai à vous percer à jour, tout seul je saurai bien vous approfondir, tout seul, mon Dieu, moi qui ne connais pas ce qui se passe dans l'âme d'un enfant, je vous connaîtrai » ? O dérision, n'est-il pas vrai ?

Et c'est ainsi que je réponds à une objection malheureusement très répandue, même parmi des esprits intelligents : « A quoi bon une révélation à la base des vérités religieuses ? Pourquoi pas une religion simplement naturelle ? Pourquoi pas simplement les affirmations sur Dieu auxquelles notre raison aboutit d'elle-même ? Ce serait bien plus fort. »

Non, ce ne serait pas plus fort ; ce serait lamentablement pauvre au contraire. Au lieu d'une religion, vous auriez une philosophie ; au lieu d'une théologie, vous auriez une théodicée. Et si vous voulez vous en rendre compte, prenez la théologie de S. Thomas d'Aquin et une théodicée des philosophes les plus sérieux. Une théodicée de philosophes sérieux, ça tient en dix pages, et c'est froid !...

Nécessité de la foi, puisque nécessité de la Révélation. Mais est-ce tout, m. f. ?

J'ai dit que, dans la Révélation même, je prouverais la nécessité du mystère, c'est-à-dire que Dieu, se racontant lui-même, nous dirait des vérités incompréhensibles à notre raison. Est-il besoin de le prouver ? Car enfin, réfléchissez-y : quand nous nous racontons nous-mêmes, il nous arrive très fréquemment de n'être point compris. Qui ne s'est plaint en ce monde de n'avoir pas trouvé l'âme sœur ? Qui n'a plus ou moins sincèrement gémi sur cette triste condition de passer dans la vie sans arriver à faire goûter ses pensées, ses affections, ses désirs, ses espoirs, ses amours ?

Au moins ce fut la mode vers la moitié du XIX^e^ siècle ; notre monde était rempli d'âmes incomprises. Depuis nous nous sommes mis à en rire. Ce rire ne nous a point guéris. Très souvent, après nous être imposé l'effort de parler, après avoir fait ce sacrifice, très dur aux âmes profondes, de s'ouvrir un peu, il nous arrive de nous

replier tristement sur nous-mêmes en disant : « A quoi bon ?... Je ne dirai plus rien ! »

Même à nous, cela est arrivé. Si, à sa mère éprise du monde, conquise aux joies médiocres de la vie, la petite fille racontait ses rêves d'or et d'enfant, croyez-vous que la mère les comprendrait ? Si, devenue jeune fille, elle disait à sa mère éprise des amours de ce monde, éprise de fortune, de succès, de vanité, si elle disait : « Mère, moi, ce que j'aime, c'est l'obscurité, le sacrifice, le renoncement, » croyez-vous que sa mère la laisserait aller jusqu'au bout ? Et si, à son père épris d'intelligence, de raison, surtout de raison pratique, d'établissements financiers, de réussite terrestre, cette jeune fille venait dire : « Père, vous avez voulu briller, moi, au contraire, je veux vivre obscure et cachée ; vous avez cherché la fortune, moi je trouve que la pauvreté est beaucoup plus belle ; vous avez voulu le pouvoir et moi je rêve d'obéissance » ; si la jeune fille parlait ainsi, n'est-ce pas que cette révélation de son cœur serait incompréhensible pour le cœur paternel ? Ainsi nous-mêmes, quand nous essayons de nous révéler, il nous arrive cent fois d'émettre des mystères pour les oreilles qui recueillent nos confidences.

Et les renseignements que Dieu nous donnerait de lui-même seraient toujours absolument clairs ? La pensée de Dieu entrerait dans notre petit cerveau et s'y tiendrait bien à l'aise ? Si Dieu se révélait ainsi, m. f., ce serait à peu près comme si un savant disait tous ses secrets à un laboureur ; j'imagine que le laboureur n'entrera pas tout droit dans les théories physiques ou mathématiques du savant. Et Dieu se révèlerait à l'homme, et l'homme comprendrait Dieu ?

Ne voyez-vous pas que c'est absurde ; et ce qui l'est plus encore, par conséquent, c'est ce reproche répété si souvent par des hommes pourtant intelligents : « Il y a trop de mystères dans le christianisme. » C'est comme si vous disiez : « Il y a trop de choses en Dieu, il y a trop de choses débordantes et incompréhensibles ; il y a trop de révélations surnaturelles ! » Ne dites donc pas : « Il y a trop de mystères. » Dites plutôt : « Il y a trop de lumière. »

En face du soleil, s'il vous passe du noir devant les yeux, vous dites que c'est un éblouissement ; vous ne dites pas que c'est la nuit !...

En face de la Révélation divine, s'il reste un mystère dans votre esprit, et même s'il en reste beaucoup, je ne vous demande qu'une chose : dites que vous êtes éblouis, dites que vous ne comprenez pas, mais ne dites pas que c'est absurde, si vous ne voulez pas passer vous mêmes pour des insensés.

Et alors, puisque, pour connaître Dieu, il faut de toute nécessité que Dieu se révèle, puisque, si Dieu se révèle, il faut que de toute nécessité il y ait des mystères dans cette parole de Dieu ; alors, m. f., à la base de toute religion, à la base de toute conscience, il faut la foi.

Il nous reste à voir maintenant la perfection de cet acte de foi dans la croyance à l'Eucharistie.

II. — *La perfection de la foi dans la croyance à l'Eucharistie*

Je crois donc l'avoir démontré : loin que la foi soit une faiblesse dans un culte religieux, elle en est au contraire la condition primordiale et essentielle ; et c'est pourquoi plus une religion s'avance vers la perfection, plus elle a la prétention de nous apporter une Révélation développée et plus, par le fait même, cette religion implique de mystères, une foi plus profonde et s'attachant à plus d'objets.

Suivons, à la lumière de ce principe, la vraie religion ; elle a eu trois phases : elle a eu, comme préparation, la religion mosaïque et juive ; elle a eu, à son moment d'épanouissement, la croyance au Christ durant sa vie mortelle ; elle est maintenant, jusqu'à la fin des âges, la religion catholique.

Voyons successivement quelle foi a demandée cette triple révélation. D'abord, la foi de la religion juive, quelle était-elle ?

Quand on lit un peu attentivement la Bible, on est d'abord frappé du petit nombre de dogmes qui y sont contenus. Les Juifs croyaient à l'existence de Dieu, à sa Providence et à son gouvernement ; ils croyaient que ce Dieu était le Juge suprême, déterminant, à la fin des temps, les mérites de chacun, et c'est à peu près tout. Et l'homme s'est trouvé disant : Mais croire à l'existence de Dieu, à sa Providence et à son éternelle justice, mais ce n'est pas de la foi, c'est de la religion naturelle ? Alors le juif n'était pas, à proprement parler, un croyant ? Alors le juif n'était qu'un philosophe, instruit directement par Dieu, c'est possible, mais un philosophe ne dépassant pas, dans ses affirmations, le cercle de sa raison ?

Heureusement, m. f., en y revenant avec un peu plus d'attention, on trouve, à travers cette religion juive, une vérité qui était une vérité révélée ; et c'était, non seulement l'affirmation de l'existence de Dieu Créateur, Providence, Rémunérateur, mais c'était la promesse de Dieu Rédempteur qui devait venir pour nous sauver. Cette affirmation, la raison de l'homme toute seule ne l'eût pas trouvée, et c'est par la foi à cette affirmation, supposant d'ailleurs la première croyance à la chute originelle, c'est par la foi à cette affirmation que la religion juive méritait de n'être pas une simple philosophie et gardait la dignité d'une vraie religion.

Il fallait croire que Dieu, dans le Rédempteur, viendrait, et c'était si difficile que, par ce seul point de foi, les Juifs laissaient derrière eux toutes les autres nations. Car vous êtes-vous demandé en quoi le peuple juif, au point de vue religieux, se singularisait des autres peuples ? On dit parfois : Il le faisait par son dogme intangible de l'unité de Dieu, par son culte dont Dieu lui-même avait dicté les formules et déterminé les cérémonies. Je ne le crois pas. Croire à l'unité de Dieu, sinon des peu-

ples, au moins des hommes le pouvaient en dehors du peuple juif, à la condition d'être raisonnables et d'user de leur intelligence jusqu'au bout. Ce qui singularisait le peuple juif, c'était sa foi, c'est-à-dire cette Révélation dont il demeurait le dépositaire d'un Dieu assez aimant pour lui avoir dit aux premiers jours : « Je suis obligé de rompre le pacte d'amitié qui m'unissait avec toi, puisque tu n'as pas su garder les tendresses du Paradis, je suis obligé de te chasser sur cette terre qui ne produira plus pour toi que ronces et épines, mais je ne puis point, malgré ta désobéissance, détacher mon cœur de ton amour. Je puis aujourd'hui te condamner et t'exclure de ma voie, je t'assure pourtant que je t'aime assez pour venir un jour te rechercher et te sauver. »

Et le peuple juif, pendant quarante siècles, vécut sur cette espérance, et par cette croyance à l'amour divin qui viendrait un jour lever la sentence maudite, le peuple juif se singularisa des autres peuples et mérita que les grâces futures méritées par le Messie à venir lui fussent déjà distribuées.

Puis le Christ vint en ce monde, et la foi dut s'accroître avec la révélation.

Le Christ, habitant parmi nous, racontait Dieu, sa bonté, sa puissance, son pardon, ses miséricordes, bien plus profondément qu'on n'avait pu le faire avec les apparitions fugitives de l'Ancien Testament. Il y avait croissance dans la Révélation, mais il y avait aussi croissance dans le mystère : le Rédempteur à venir, le peuple juif se l'était figuré si grand que toutes les générations devaient tomber spontanément à genoux devant lui ; et voici qu'aux jours humiliés de Jésus de Nazareth, il fallait croire au Rédempteur venu malgré sa pauvreté, malgré les misères de sa vie d'ouvrier, malgré les condamnations officielles que ne cessaient de porter contre lui les pharisiens et les scribes ; il fallait croire que ce pauvre homme était l'instrument du rachat et du salut.

La foi chrétienne devait se baser sur la croyance à ce mystère du Rédempteur Jésus-Christ, et c'est pourquoi, un jour, Jésus de Nazareth posa à ses disciples une question : « Qu'est-ce qu'on dit de moi ? » Et Pierre, parlant au nom de tous, prononça l'affirmation libératrice : « Je dis que vous êtes le Christ, fils de Dieu, je dis que vous êtes le Messie, fils du Dieu vivant. »

La foi chrétienne commençait la religion chrétienne, et de même que tout à l'heure, m. f., la foi mosaïque avait laissé loin derrière elle tous les peuples païens ou idolâtres, de même la foi chrétienne allait laisser loin derrière elle, maintenant, le gros du peuple juif, car il avait bien pu croire au Messie à venir, mais il refusait de se hausser jusqu'à la foi au Messie venu ; l'ère de la religion chrétienne commençait, laissant planer une double malédiction sur les peuples païens qui n'avaient pas cru au libérateur à venir et sur le peuple juif qui n'avait pas salué la venue de ce libérateur.

Restait une troisième affirmation. Ce libérateur, Jésus-Christ, ayant goûté une fois les délices d'habiter parmi nous, ne voulut plus s'éloigner ; et la veille du départ, prenant en ses mains le pain et le vin, il prononça sur eux les paroles que vous connaissez, disant : « Ceci est mon corps, ceci est mon sang. » C'était une dernière révélation d'amour.

Dieu avait assez aimé les hommes pour leur promettre de venir ; il les avait assez aimés pour venir parmi eux dans la misère, la pauvreté, la souffrance ; maintenant il les aimerait jusqu'à la fin assez follement pour demeurer parmi eux, même sous les apparences chétives d'un petit morceau de pain ou de quelques gouttes de vin. « Ceci est mon corps, ceci est mon sang. » Après avoir cru à la divinité de Jésus-Christ, malgré les pauvres apparences de son humanité souffrante, il s'agissait maintenant de croire assez à son amour pour affirmer, sous les apparences plus misérables encore du pain et du vin, la permanence de sa nature humaine, de sa nature et de sa personne divines.

Et de même que le Messie venu avait laissé loin derrière lui le peuple juif incapable d'élever sa foi, de même l'Eucharistie, à travers les âges, devait être le signe de contradiction des vrais chrétiens. Car y avez-vous pensé ? Par une logique impitoyable de l'erreur, c'est là que le protestantisme a abouti, mais il n'a pas commencé par là : Luther ne niait pas la présence réelle. Non seulement il ne niait pas la présence réelle, mais il disait très franchement, et même avec un peu de mauvaise humeur : « Les textes sont trop clairs, j'ai eu beau essayer de les torturer, je n'en peux pas tirer autre chose que cela : « Ceci est mon corps, ceci est mon sang. » Et malgré tout, la grande hérésie moderne en est arrivée à la négation ; séparée de la religion catholique d'abord sur un point de détail, elle a fini maintenant par en être séparée sur le point essentiel.

Les païens ne croyaient pas au Messie à venir, les Juifs n'ont pas reconnu leur Rédempteur, les chrétiens l'acclamaient de tout leur cœur ; les protestants ne croient pas au Messie permanent, les catholiques demeurent, avec leur foi toujours grandissante, avec cette révélation de l'amour de Dieu allant jusqu'à la folie.

* *

Oui, mon Dieu, vous nous avez aimés, aimés jusqu'à vous promettre, aimés jusqu'à vous donner, aimés jusqu'à rester parmi nous, en résolvant l'apparente contradiction d'être en même temps ressuscité et glorieux au ciel, pauvre et méconnu en ce monde !... Mon Dieu, cette révélation successive, c'est après tout la révélation de l'amour même !... Mon Dieu, si les mystères vont en s'accumulant, c'est la lumière qui s'accumule ! Je crois à votre présence sur nos autels, comme je crois à votre venue à Nazareth, comme je crois à votre présence aux jours lointains du paradis dont nous étions déchus, et je me proclame heu-

reux de ma croyance ; car, si vous êtes dans l'Eucharistie l'objet le plus profond de notre foi, vous demeurez aussi le motif le plus sûr de notre espérance et le gage le plus doux de votre amour. Ainsi soit-il.

POUR LA FÊTE DE NOTRE-DAME DU MONT-CARMEL

(16 juillet)

MARIE, MODÈLE DE LA VIE CONTEMPLATIVE

Mes frères,

L'Esprit-Saint, qui est l'âme de l Eglise, est par là même l'inspirateur de toutes les grandes œuvres qu'elle accomplit dans le monde à travers les siècles. C'est pourquoi nous devons le considérer comme l'auteur principal et le véritable organisateur des grandes familles religieuses qui, non seulement sont l'ornement de l'Eglise, mais qui en constituent comme les membres vivants au moyen desquels elle opère la sanctification du genre humain. Dès lors, les saints fondateurs des Ordres religieux ne sont à proprement parler que les instruments de l'Esprit-Saint dans la création et l'organisation de leurs Instituts.

C'est donc en vertu d'une disposition spéciale de cet Esprit de sagesse qu'à chaque famille religieuse est attribuée, d'une façon particulière, la réalisation ici-bas d'une des grandes vertus du christianisme. C'est ainsi qu'à l'Ordre de S. Benoît est confié l'office de la prière vocale, par les solennités de la liturgie sacrée, à l'Ordre de S. Dominique, le règne de la foi par l'apostolat et l'enseignement de la doctrine, à l'Ordre de S. François, la sauvegarde de la pauvreté évangélique et du détachement des biens de ce monde. Aux familles religieuses plus récentes semble avoir été dévolu l'accomplissement des œuvres de miséricorde, sous les formes les plus multiples et les plus variées.

Quant à l'Ordre du Carmel, toutes ses traditions de famille, depuis le prophète Elie jusqu'à sainte Thérèse, lui assignent comme office propre le culte de la prière mentale, le culte de l'oraison. La vie contemplative dans toute sa beauté, dans toute sa pureté, tel est le but particulier de l'Ordre du Carmel, d'après la volonté des saints fondateurs, réformateurs et réformatrices, volonté d'ailleurs sanctionnée à plusieurs reprises et d'une façon très explicite par les approbations et les encouragements du Siège Apostolique.

Et parce que Marie est, dans le plan divin, le canal mystérieux par lequel Jésus transmet à son Eglise toutes les grâces qu'il a obtenues pour elle par son sacrifice sur l'arbre de la croix, nous voyons l'Esprit-Saint, avec un à-propos merveilleux, donner Marie comme Mère et Protectrice à chacune de ces familles religieuses, afin que chacune d'elles reçoive par l'intermédiaire de Marie, et dans toute leur plénitude, les grâces nécessaires à la parfaite réalisation de l'œuvre sainte pour laquelle elle a été instituée. C'est ainsi que sur l'Ordre de S. Dominique veille la reine du Rosaire, c'est-à-dire Marie protectrice de la foi, reine de l'apostolat et de la doctrine. Sur l'Ordre de S. François apparaît Notre-Dame des Sept-Douleurs, ou, comme on l'appelait au Moyen-Age, Notre-Dame de la Compassion Sur les Ordres actifs, voués aux œuvres dont la rédemption des captifs fut le prototype, Marie exerce son patronage sous le vocable de N.-D. de la Merci. Et enfin à l'Ordre du Carmel appartient N.-D. du Mont-Carmel, c'est-à-dire Marie protectrice de la vie de prière et d'oraison.

Parlons donc aujourd'hui de Marie, type et modèle accompli de la vie contemplative.

I

La vie contemplative est une grâce de choix. Il en est qui s'imaginent la vie contemplative comme une vie d'oisiveté, comme une vie inutile pour le bien de la société humaine et de l'Eglise. Or l'âme contemplative est la créature la plus active. Son activité est dévorante, souverainement utile à elle-même, souverainement nécessaire pour le prochain. Il n'y a pas que l'activité des mains, se dépensant dans les œuvres extérieures ; il y a surtout celle des facultés supérieures, de l'intelligence et du cœur, activité incessante, se portant sur des objets d'une noblesse et d'une beauté incomparables ; car ces facultés ont pour objet suprême d'atteindre Dieu aussi parfaitement et aussi complètement que possible.

Malgré que rien au dehors n'apparaisse de cette activité toute spirituelle, il faut tenir qu'elle est aussi souverainement utile au prochain, parce que l âme contemplative prie et souffre pour lui et que le plus grand service qu'on puisse rendre aux hommes, c'est de prier et de souffrir pour eux La charité spirituelle pour le prochain passe aux yeux de Dieu avant les œuvres de la charité corporelle.

Voilà ce que le monde ne comprend pas, parce qu'il est grossier et matériel, parce qu'il n'apprécie que les services d'ordre temporel et sensible. Mais pour Dieu et pour tous ceux aussi qui vivent de la vie de l'âme et qui s'élèvent au-dessus de la figure transitoire de ce monde, pour ceux là sera toujours éternellement vrai cet éloge que le divin Maître a fait de la vie contemplative et qui est resté sa devise glorieuse : « Marie a choisi la meilleure part, et elle ne lui sera point enlevée »

II

Et maintenant regardons Marie. Elevons les yeux de notre âme jusqu'à la vision de cette femme qui a eu ce privilège inouï, ce singulier honneur, cette mission absolument unique de devenir la Mère de Dieu. Il s'agit, dans le plan de la divine Providence, de sauver le genre humain de l'abîme du péché où il s'est précipité. Il s'agit de le racheter et, après avoir satisfait à la justice divine, d'introduire dans la béatitude des cieux cette humanité nouvelle et régénérée.

Pour cette œuvre, que faut-il à Dieu? Tout d'abord, un Sauveur et un Rédempteur. Et ce sera son propre Fils fait homme pour nous. Ce sera Jésus apportant au monde la révélation des vérités divines surnaturelles. Ce sera Jésus mourant sur la croix pour expier les péchés du monde. Ce sera Jésus fondant son Eglise, afin de conserver par elle, jusqu'à la fin des siècles, l'intégrité de sa doctrine et aussi l'intégrité de son sacrifice, renouvelé chaque matin sur nos autels.

Mais pour sauver le monde, cela ne suffit pas ; car, comme nous l'enseigne l'apôtre S. Paul, il faut pour nous sauver que nous apportions ce qui manque au sacrifice de Jésus, c'est-à-dire le concours de notre bonne volonté, la participation de la coopération humaine à l'œuvre du Christ. Et cette coopération va se manifester sous une double forme : l'apostolat des apôtres et la prière de Marie. Pour sauver le monde, il faut à Dieu et à son Christ des apôtres qui, jusqu'à la fin des temps, prêcheront sa doctrine comme il l'a prêchée lui-même et perpétueront le sacrifice de la croix, le renouvelleront, en distribueront dans la sainte communion les applications efficaces et toutes puissantes.

Il faut plus encore : il faut Marie, Marie, reine de la contemplation et reine de la prière. Voyez-la dans le Cénacle, au milieu des apôtres, au moment de la fondation de l'Eglise, alors que l'Esprit-Saint va descendre sur la Mère de Dieu et sur les apôtres du Christ. Regardez cette femme, que je pourrais appeler vraiment divine, tant elle touche à Dieu de près, tant elle lui est unie par des liens intimes de toute sorte. Qu'a-t-elle fait depuis le jour où Jésus a paru sur la terre ? Quel est son rôle dans le plan divin de la régénération du genre humain ? Quel est son rôle dans l'institution et l'existence de l'Eglise ? Elle a engendré dans sa chair le Verbe incarné, et c'est là sa mission et son titre de gloire par excellence. Mais, comme le fait très bien remarquer le grand docteur S. Augustin, Marie n'a été appelée par Dieu à engendrer corporellement et physiquement la chair du Fils de l'homme, que parce que tout d'abord, plus et mieux que toutes les autres créatures, que tous les autres saints, elle avait engendré le Verbe de Dieu spirituellement dans son cœur par la grâce. Et cette génération spirituelle du Christ dans les âmes par la grâce, c'est le privilège de toutes les âmes qui vivent unies à Jésus.

Que voyons-nous encore dans cette œuvre du salut du genre humain par Jésus ? Nous voyons Marie se renfermant dans le silence, dans la vie cachée. Elle suit de loin Jésus, elle entend toutes ses paroles, elle observe tous les faits et gestes de ce Fils adoré ; et, comme dit l'Evangile dans le texte si mystérieux et si plein de profondeur où il est question de Marie : « Elle renfermait toutes ces choses en son cœur. » Comme cette parole résume admirablement toute la vie de Marie ! Oui, elle renfermait toutes ces choses en son cœur ; et c'est toute la mission de Marie pendant le temps de la vie publique de Jésus : elle se tait, elle se cache, elle se tient loin de la foule, loin des autres hommes. L'Evangile n'en parle presque nulle part. Sa mission est ainsi de vivre dans le silence et le recueillement, afin précisément de mieux comprendre toutes les paroles et toutes les actions de Jésus.

III

L'Eglise distingue trois sortes de prières : la prière de louange, la prière de demande et la prière d'action de grâces. Ces trois sortes de prières constituent, pour ainsi dire, les trois parties de la vie contemplative. La vraie contemplative considère, étudie les œuvres de Dieu, et entre toutes ces œuvres, la plus grande, la plus belle de toutes, la personne de Jésus ; elle admire, et elle loue Dieu : et c'est la première partie de la vie contemplative que nous venons de considérer en Marie. Nous devons maintenant considérer Marie dans la seconde partie de sa vie contemplative, c'est-à-dire dans l'acte de sa prière de demande.

L'Evangile nous parle très peu de Marie. Pourquoi cela ? A première vue, on pourrait s'en étonner. Cependant tout dans l'Evangile relève directement du St-Esprit, les paroles et les silences. Le silence de l'Evangile à l'endroit de Marie est donc voulu, et cela pour nous faire comprendre que la vie de Marie a été avant tout une vie cachée et silencieuse. Et c'est ainsi que Marie a été le grand modèle et le type accompli de la vie contemplative.

Cependant les Evangiles, bien que d'ordinaire ils se taisent sur Marie, en parlent quelquefois. Et leurs paroles sur la Mère de Dieu sont remarquables, comme leur silence habituel à son endroit. Car, qu'ils se taisent ou qu'ils parlent au sujet de la Reine du ciel, c'est toujours pour mettre merveilleusement en lumière sa figure, ses vertus et son rôle dans l'Eglise.

Il est encore remarquable que les Evangiles ne nous montrent Marie qu'au commencement et à la fin de la vie publique de Jésus, aux noces de Cana et sur le Calvaire.

Aux noces de Cana, nous voyons Marie dans son rôle de suppliante. Elle demande, elle prie, elle sollicite, elle intercède pour des gens simples qui sont dans le besoin. Et cette intercession est exaucée, comme si Jésus changeait ses plans en faveur de la prière de sa Mère. Cet incident met en pleine lumière la puissance d'intercession de Marie, à laquelle est soumise en quelque sorte la toute-puissance même de Dieu. Et tout cela nous apprend tout d'abord à mettre en son appui et en son intercession une confiance sans borne, dans nos besoins. Mais aussi, parce que Marie est le modèle accompli de la contemplation, cette puissance de Marie sur le cœur de Dieu nous révèle la dignité, l'utilité, l'importance de la vie contemplative.

Qu'on vienne après cela nous dire que la vie contemplative est sans utilité pour la société humaine. C'est ne rien comprendre aux mystères de Dieu.

Enfin nous avons dit que la souffrance constitue le troisième élément de la vie contemplative, et qu'à ce point de vue là encore Marie est le prototype de la contemplation chrétienne. En effet, quel doit être l'objet principal de la contemplation ? C'est Jésus en croix, ses souffrances et tout le drame sanglant du Calvaire.

Les docteurs enseignent qu'une seule larme du Christ eût suffi en stricte justice pour sauver le monde, parce que tout acte du Christ est par lui-même infini. Cependant il y a toute cette profusion de souffrances et de sang dans la Passion. Dieu le Père consent à cet excès, parce que la souffrance atroce de Jésus est le signe de l'amour de son Fils pour les hommes et pour son Père, et qu'ainsi l'amour de Jésus correspond adéquatement à l'amour de Dieu pour l'humanité. C'est donc dans cet esprit que les âmes contemplatives feront de cette contemplation leur nourriture habituelle.

Elles feront plus encore. Car il ne suffit pas de contempler la souffrance du divin Maître, il faut s'y associer effectivement, et avec joie, dans la mesure où Dieu l'aura voulu et décidé. Il faut aussi, par la pensée, réunir dans son cœur toutes les souffrances, toutes les douleurs physiques et morales qui pèsent en ce moment sur le monde, et les offrir toutes à notre divin Sauveur, afin qu'elles revêtent, pour ainsi dire, un caractère plus chrétien, plus surnaturel, qu'elles soient ainsi mieux agréées par Dieu et par conséquent plus fructueuses pour l'expiation de nos péchés et le salut du monde.

Alors nous pourrons dire avec Marie la parole que l'Esprit-Saint place sur ses lèvres dans l'office divin : « O vous tous qui passez par le chemin de la vie, regardez et voyez s'il est une douleur semblable à ma douleur. Car le Seigneur a voulu que je sois une désolée et pendant toute ma vie une femme accablée d'amertume. »

* *

L'exemple de Marie, voilà notre modèle parfait. Que serait ici-bas notre contemplation, que pourrait-elle être, si nous n'avions Jésus, le chef-d'œuvre du Père, où nous sont révélées sous une forme sensible, infiniment aimable et toujours accessible à notre infirmité, les perfections incompréhensibles de Dieu qui se dérobe dans sa Majesté souveraine ? Avant la venue de Jésus sur la terre, les plus grands génies de l'humanité n'arrivaient que par des raisonnements nombreux et compliqués à une connaissance très sommaire et très imparfaite de la Divinité ; et cette connaissance si péniblement obtenue laissait le cœur froid et sans amour. Et voici que Jésus est apparu dans le monde : il suffit dès lors de le regarder pour tout comprendre et de la nature de Dieu et de la nature de l'homme.

Ce spectacle ravit nos cœurs. Et de même que l'essence divine est le miroir éblouissant où les anges ont la vue intuitive de toutes les connaissances nécessaires à leur bonheur, de même la personne si aimable du Sauveur Jésus est le miroir étincelant où notre faible humanité jouit de la vision intuitive de tout ce qu'il est nécessaire de connaître ici-bas pour arriver par une voie sûre aux splendeurs de la vision complète dans l'éternelle béatitude. Commencée dans l'amour initial, notre contemplation engendre sans cesse en nous l'amour parfait. Et par cette contemplation si facile et toujours aimable, si dépourvus que nous soyons, nous pénétrons dans les secrets de la Divinité, infiniment plus avant que ne pouvaient le faire jadis les plus grands génies de l'humanité dans leurs méditations solitaires et si souvent orgueilleuses.

POUR LA FÊTE DE SAINTE MADELEINE

LA CONVERSION DE LA SAINTE

Mes frères,

Je veux vous présenter aujourd'hui un vivant modèle de la pénitence dans la personne de sainte Marie-Madeleine, la plus illustre pécheresse dont parle l'Evangile, devenue après sa conversion la plus tendre et la plus fidèle amie de Jésus. Le sujet se recommande d'autant plus à votre attention qu'il intéresse toutes sortes de chrétiens.

Je distingue en effet trois classes de pécheurs, dont chacune pourra tirer son instruction particulière de la touchante histoire que je vais raconter. Les premiers refusent de se convertir parce qu'ils désespèrent de pouvoir sortir de leur état à cause de la violence qu'il faudrait se faire à soi-même. La conversion de Madeleine doit inspirer de la confiance aux plus grands coupables et leur apprendre qu'il n'y a point d'obstacles que la volonté de l'homme, agissant de concert avec la grâce de Dieu, ne puisse renverser. Les autres, faute des dispositions nécessaires, ne se convertissent qu'en apparence, parce qu'ils conservent au dedans toute l'injustice et la corruption de leurs péchés. Madeleine leur montrera quels sont les caractères de la véritable pénitence, les sentiments qu'elle inspire et les actes qui la manifestent. Enfin, les derniers reviennent sincèrement à Dieu, mais, oubliant trop vite le bienfait de la réconciliation, ils ne savent pas en conserver les fruits. Madeleine leur enseignera par la vie pénitente qu'elle a menée jusqu'à la mort, la conduite que le pécheur doit tenir après avoir eu le bonheur de se remettre en grâce avec Dieu, et deviendra ainsi le type le plus admirable des âmes qui ressuscitent pour ne plus mourir.

I

Et d'abord, il faut retracer légèrement l'histoire des égarements de sainte Marie-Madeleine, parce qu'il est impossible d'apprécier l'héroïsme qu'elle fit paraître dans sa conversion, sans connaître la grandeur des obstacles dont elle eut à triompher pour revenir à Dieu.

Elle réunissait dans sa personne un ensemble de qualités et d'avantages dont il est difficile de ne pas abuser pour se perdre dans le monde : la jeunesse et la beauté, la fortune et les talents de l'esprit cultivés par une éducation brillante, un cœur profondément sensible. Ajoutons qu'elle était dépourvue de tous les soutiens dont la vigilance aurait dû prévenir les dangereux écarts de sa liberté : car, privée de ses parents à la fleur de l'âge, elle avait également perdu son époux qui l'avait laissée maîtresse du château de Magdala, en Galilée.

Elle ne descendit pas tout d'un coup dans les profondeurs du vice. Ce n'était d'abord que l'amour exagéré du luxe et de la parure, la passion de se distinguer dans le monde et de se faire aimer. Mais elle était de ces riches natures qui ne font rien à demi et qui, selon la direction qu'elles suivent, sont appelées à devenir célèbres soit dans le mal, soit dans le bien. Elle ne s'arrêta donc pas sur cette pente rapide qui conduit aux voluptés grossières et ne tarda pas à tomber dans les désordres les plus graves. Après avoir gardé quelque temps encore un reste de pudeur, autant qu'il en fallait pour se dérober à la connaissance du public, bientôt, comme un corps qui se précipite en raison de sa vitesse acquise, son âme, entraînée par la tyrannie de l'habitude et par l'ardeur toujours croissante de son imagination, s'affranchit des timides précautions qu'elle prenait pour se cacher ; et, bravant les regards des hommes aussi bien que la justice de Dieu, elle se fit gloire de ne plus rien craindre et se jeta sans retenue dans les plus coupables égarements.

Tel est le portrait de Madeleine que nous trouvons dans l'Evangile au moment de sa conversion : c'était la femme la plus tristement célèbre, un sujet de scandale pour toute la cité. C'est à ce degré d'abaissement que la grâce est venue la chercher pour l'élever ensuite jusqu'aux sommets de la plus éminente sainteté. Et nous allons voir par quel heureux enchaînement de circonstances la grâce prépara ce changement soudain et miraculeux que nulle autre cause ne pouvait accomplir.

Marthe, jeune vierge dont les mœurs étaient aussi pures que celles de Marie étaient corrompues, ne cessait de gémir de la triste célébrité qui s'attachait au nom de sa sœur et surtout du malheureux état de son âme. C'est pourquoi elle n'oubliait aucun moyen de la ramener dans le chemin de la vertu : marques d'affection, signes de mécontentement et de regret, exhortations et prières ; tout demeurait inutile. Marie s'emportait au moindre avertissement aussi facilement qu'elle se laissait entraîner à toute espèce de séduction. Aussi Marthe avait fini par en prendre son parti : elle ne lui prêchait plus que par ses exemples, mais elle ne se lassait pas, nuit et jour, de parler d'elle à Dieu. Or les prières et les larmes de l'innocence pour la conversion des pécheurs ne s'adressent jamais en vain à la bonté de Dieu.

Un jour donc, cédant aux pressantes sollicitations de sa sœur et peut-être aussi à la curiosité de connaître un personnage si renommé, Madeleine résolut d'aller voir le Sauveur. C'était précisément le jour où Jésus-Christ chassa le démon d'un possédé qui était aveugle et muet. Le peuple était ravi d'admiration. Quant à Madeleine, l'aspect de Jésus, qui commandait l'adoration et l'amour par un mélange ineffable de douceur et de majesté, et un de ses regards divins qui brilla comme un éclair au fond de son âme, lui firent la blessure qui devait la sauver.

Puis, lorsque le Seigneur fit la peinture effrayante des ravages que l'esprit impur fait dans une âme, ne la quittant par intervalles que pour y revenir et travailler avec un redoublement de rage à sa ruine, Madeleine y reconnut le malheureux esclavage dont son cœur était la victime. La lumière qui lui découvrait l'abîme de sa misère lui fit entrevoir en même temps l'abîme de la divine miséricorde.

Voilà donc cette femme bouleversée et déjà transfigurée par le repentir qui s'éloigne de la foule, regagne sa maison et s'enferme dans la solitude pour donner un libre cours à ses larmes. Animée du feu sacré de l'amour divin dont les opérations sont aussi promptes que sa puissance est invincible, elle renonce au péché sans hésiter, sans raisonner, sans écouter l'amour-propre qui lui suggère de ne pas rompre si facilement les liens qui l'attachaient au monde. Mais elle ne se contente pas du simple renoncement de la volonté. Car le pécheur, quelle que soit la sincérité de son repentir, tremble toujours dans l'incertitude du pardon, jusqu'à ce qu'il en ait obtenu l'assurance de la bouche de Dieu. Or Madeleine a reconnu Dieu dans la chair du Fils de l'homme ; toute couverte de sa honte, elle conçoit la pensée d'arriver jusqu'à lui. C'est la première et la seule que l'on voit dans l'Evangile s'adresser à Jésus, non pour solliciter des faveurs temporelles, mais pour le salut de son âme.

Telles étaient les dispositions de Madeleine lorsque la Providence lui ménagea l'occasion favorable d'exécuter son généreux projet. Elle apprend que Jésus venait de se rendre à la prière de Simon le Pharisien ; méprisant toutes les considérations du monde, elle saisit un vase d'albâtre plein d'un parfum exquis et s'élance aux pieds du Seigneur. La ferveur de son amour triomphe sans peine du plus grand obtacle que la grâce ait à surmonter dans le cœur de l'homme : le respect humain. C'est l'effet du péché, surtout lorsqu'il s'est formé en habitude, de nous rendre lâches et timides pour le bien, autant qu'effrontés et hardis pour le mal. Mais la grâce de la conversion rétablit l'ordre troublé par le péché et nous inspire un souverain respect pour Dieu qui nous rend supérieurs à la crainte des hommes. Ainsi Madeleine ne rougit pas d'aller trouver Jésus-Christ au milieu des réjouissances d'un festin et devant une nombreuse assemblée de convives, trop heureuse d'expier et

de réparer le scandale de sa vie par l'éclat de son repentir.

Lorsqu'elle entre dans la salle du banquet, tous les regards se lèvent sur elle ; on s'étonne de la voir en ce lieu ; mais elle, sans se préoccuper des vaines opinions et des railleries dont sa démarche sera l'objet, va droit au céleste Médecin dont elle attend sa guérison ; s'estimant indigne de paraître en sa présence, elle se tient derrière lui, prosternée humblement à ses pieds. Elle se tient là sans prononcer une parole : la douleur qui l'oppresse ne lui laisse pas d'autre voix que celle de ses gémissements, de ses soupirs et de ses larmes. Puis elle croit que Jésus pénètre dans son cœur sans qu'elle ait besoin de parler, qu'il connaît les intentions qui l'ont amenée à ses pieds, la contrition qui brise son âme, la confusion qui l'accable, les désirs qui l'enflamment : son silence est un acte de foi et d'humilité. Mais qu'il est éloquent pour nous, et comment ne pas être ému au spectacle de cette femme naguère encore si fière de sa naissance, de ses richesses, de son esprit, de sa beauté, de ses coupables conquêtes, qui semble protester par les témoignages de sa douleur qu'elle veut surpasser le nombre de ses fautes par les actes de son amour et de son dévouement ? Ces actes sublimes n'ont pas été stériles pour la postérité. Des générations innombrables sont venues de siècle en siècle renouveler ce commerce admirable entre le péché et la miséricorde ; d'autres Marie, se levant de la couche du vice, ont abordé sans crainte les pieds du Sauveur et les ont arrosés de ces larmes saintes qui ont la vertu d'effacer tous les crimes.

II

Transportons-nous donc par la pensée à cette grande école de la pénitence, où nous serons témoins des sentiments et des actes les plus parfaits qu'elle soit capable de produire.

Ce sont deux vérités essentielles qu'il ne faut jamais séparer : qu'il n'y a point de pardon sans amour, ni de véritable amour sans pénitence.

Point de pardon sans amour : car le péché consiste dans le dérèglement du cœur qui donne à la créature la préférence et l'amour souverain qui n'est dû qu'au Créateur. Le péché ne sera donc jamais effacé qu'autant que la pénitence rétablira l'ordre de l'amour, en rendant à Dieu ce cœur où il doit régner. Et toute contrition, même celle que nous appelons imparfaite, qui n'opère pas ce changement radical dans l'âme et la volonté du pécheur, est nulle et insuffisante. Voilà ce que Jésus veut faire entendre au pharisien qui ne connaissait pas encore la puissance de l'amour, ni la profonde révolution qu'il venait d'opérer dans le cœur de Madeleine. Il lui déclare qu'il a tort de s'estimer plus que cette femme, parce que si elle a été plus coupable que lui, elle a le mérite de l'aimer davantage et que la multitude de ses fautes a déjà disparu dans la grandeur de son amour.

C'est donc une proposition incontestable, fondée sur la parole de Jésus-Christ, que c'est à l'amour qu'il faut attribuer la justification de Madeleine ; qu'il n'en coûta à cette grande pécheresse que d'aimer, pour mériter la grâce de la réconciliation ; et que son amour, pesé dans la balance du sanctuaire, eut une juste proportion avec le pardon sans mesure que Jésus-Christ lui accorda, parce qu'il suffit à lui seul pour rétablir dans son cœur l'empire de Dieu que le péché avait détruit.

Le désordre de Madeleine fut d'avoir beaucoup aimé, sa sainteté consista à aimer beaucoup. Elle ne crut pas que la grâce de la conversion dût éteindre la flamme qui brûlait dans son cœur ; mais, comme dans les premiers siècles de l'Eglise, à mesure que la foi s'établissait sur les ruines du paganisme, on ne renversait pas les Temples des idoles, mais on les consacrait au culte du vrai Dieu ; ainsi l'amour divin, prenant possession du cœur de Madeleine, ne détruisit pas la sensibilité qui avait été la cause de ses égarements, mais il la purifia, l'augmenta et en fit une vertu divine, en la tournant vers le souverain Bien dont la perfection ne peut être dignement honorée que par un amour infini.

S'il est vrai que la pénitence tire de l'amour toute sa valeur, c'est une autre vérité non moins certaine qu'il faut compter pour rien les sentiments les plus tendres, s'ils ne produisent pas ces dignes fruits de pénitence dont parle l'Evangile. (Luc, III, 8). L'amour est comme la racine ; mais cette racine doit porter des fruits. S'il ne s'agissait que de faire de bouche des protestations de fidélité et des actes d'amour de Dieu, c'est un effort dont les plus grands pécheurs seraient capables. Il est rare en effet que l'on aime le péché, en tant qu'il est contraire à la volonté de Dieu. On aime le plaisir que Dieu défend ; et l'on voudrait, s'il était possible, séparer l'offense de Dieu du plaisir que l'on recherche ; mais parce que ces deux choses sont inséparables et que le désir qu'on a de satisfaire sa passion l'emporte sur la crainte d'offenser Dieu, sans aimer le péché comme tel, on pèche néanmoins dans la satisfaction qu'on se procure.

Le véritable amour consiste donc à renoncer actuellement et sans réserve à toute espèce de péché, à retrancher la cause et les occasions du péché, à réparer les effets que le péché laisse après lui. Et voilà ce qui nous explique la vertu réparatrice contenue dans l'amour pénitent, que les SS. Pères ont égalé à la sainteté du baptême et à la gloire du martyre : c'est qu'il nous met dans la sincère disposition de faire à Dieu les plus grands sacrifices, pour abolir en nous le règne du péché.

Or, telles sont les preuves que Madeleine donne à Dieu de l'efficacité de son repentir. Elle reconnaît, sous l'action lumineuse de la grâce, que tous ses désordres ont eu leur principe dans une secrète idolâtrie de sa personne, elle voit avec effroi les funestes suites qu'ont eues pour elle et pour

les autres le désir de plaire et les artifices qu'il invente pour séduire les âmes ; et maintenant, elle se met aux pieds de Jésus dans une posture de suppliante pour lui faire une solennelle réparation de son orgueil.

Ses yeux avaient été comme les premiers organes des passions, qui commencent ordinairement dans les âmes mondaines par la curiosité de voir et le désir d'être vu ; et maintenant, c'est de ses yeux qu'elle tire ce qui doit la sauver, c'est par les pleurs qui coulent de ses yeux, qu'elle éteint l'amour profane que ses yeux avaient allumé dans son cœur. Ses cheveux n'avaient été jusque là que les vains ornements d'une beauté fragile ; et maintenant elle en fait un instrument de pénitence et d'humilité ; et par une inspiration aussi étrange que sublime, laissant tomber leurs tresses magnifiques autour de sa tête, elle en essuie les pieds du Sauveur.

Cela fait, la pécheresse s'enhardit, et sans attendre une parole qui l'encourage, elle approche ses lèvres des pieds du Sauveur et les couvre des baisers de l'amour le plus pur. Enfin pour consommer tout le mystère de la pénitence, Madeleine ouvre l'albâtre et répand le parfum. C'était une femme voluptueuse qui aimait tout ce qui flatte les sens : elle comprend maintenant qu'une pécheresse qui a mérité les feux éternels de l'enfer n'a pas le droit de rechercher les délices de la vie et qu'il est juste, comme dit l'Apôtre, de consacrer à des œuvres de religion et de piété tous les objets qui ont servi d'instruments pour commettre l'iniquité.

J.-C. n'est pas insensible à toutes ces marques de tendresse, et pour venger Madeleine des injustes mépris du Pharisien, il met en parallèle avec son indifférence les pieuses démonstrations dont il vient d'être l'objet. Puis, se tournant vers Madeleine, il lui dit : « Vos péchés vous sont remis, » ces actes extérieurs qui sont l'expression et les fruits de l'amour pénitent, vous ont assuré la grâce du pardon.

Voilà donc Madeleine assurée par une révélation divine du pardon de ses fautes ; mais au lieu d'abuser de cette consolante certitude pour vivre dans le repos, elle se croit obligée d'exercer sur elle les droits de la justice et nous la verrons s'immoler jusqu'à la fin de sa vie par les austérités de l'amour pénitent et devenir ainsi le modèle de la conduite que le pécheur doit tenir après sa conversion.

Je termine par deux réflexions, l'une sur la sévérité, l'autre sur la douceur de la pénitence. Notre pénitence doit être sévère, mais cette sévérité même est une source de grâces et de consolations. La pénitence de Madeleine fut très sévère ; car elle ne craignit pas de considérer et de se reprocher la multitude et l'énormité de ses crimes ; sans jamais perdre de vue sa condition de pécheresse, elle s'épargna d'autant moins que son divin Maître l'avait traitée avec plus de clémence. Et c'est par une vie d'immolation continuelle qu'elle mérita cette paix inaltérable et ces dons extraordinaires dont le Seigneur la gratifia.

Mais il ne suffit pas de nous juger et de nous accuser sévèrement nous-mêmes, il faut encore se soumettre généreusement à tous les devoirs que la pénitence nous impose : car c'est une règle invariable qu'il faut que le pécheur se punisse lui-même dans la vie présente, ou qu'il subisse dans la vie future le châtiment qu'il a mérité.

Or l'un des pièges les plus ordinaires dont se sert l'ennemi du salut pour endurcir les hommes dans le péché est de leur répresenter les exercices de la pénitence sous des images effrayantes qui les découragent. Qu'y a-t-il en effet de moins propre en apparence à procurer le bonheur de l'homme que ce qui fait gémir la nature ? Et cependant, par une indulgence digne de sa grandeur, Dieu a mis tant de douceur dans la pénitence qu'on peut affirmer qu'après l'innocence perdue rien ne peut rendre l'homme heureux plus que la pénitence, parce qu'il n'y a que cette vertu qui puisse remettre la paix, la joie, la confiance dans une âme qui se sent déchirée de troubles et de remords depuis qu'elle est en guerre avec Dieu.

Or est-il besoin de vous dire combien sont rares dans le siècle impie et corrompu que nous traversons, les âmes pures qui gardent jusqu'à la fin la robe immaculée de leur baptême ? Il ne nous reste donc plus d'autre moyen de salut que de mériter la seconde béatitude dont parle le prophète : *Beati quorum remissæ sunt iniquitates.* Ainsi soit-il.

POUR LA FÊTE DE SAINTE ANNE

Entretien à des mères chrétiennes

L'INFLUENCE DES LECTURES ET DE L'EXEMPLE DANS L'ÉDUCATION

Je voudrais pouvoir vous raconter longuement la vie de votre patronne, sainte Anne. Impossible, rien ne nous en est parvenu. De la femme bénie qui eut l'honneur insigne de donner le jour à la Vierge Marie, on ignore tout : et la date et le lieu de sa naissance et de sa mort, et l'endroit où se passa son existence, et les principaux faits de sa vie, et ses occupations et jusqu'à ses vertus. Toute sa gloire se fond, pour ainsi dire, dans la gloire de sa chère enfant. Sainte Anne fut la mère de Marie : cela doit nous suffire, cela nous dit tout, cela suppose tous les privilèges, tous les mérites, toutes les perfections.

Il est une chose cependant que vous avez dû remarquer comme moi ; sainte Anne est toujours représentée de la même manière : debout, sa fille auprès d'elle, sous les traits d'une enfant que sa mère fait lire dans un livre, le Livre saint par excellence, la Bible, sans aucun doute, preuve de l'éducation à la fois sérieuse, distinguée et pieuse que sainte Anne donna à son enfant.

De ce simple fait laissez-moi déduire tout un enseignement pour vous, mères chrétiennes. A

vos enfants il faut montrer à lire, et dans quel livre? dans le livre de la loi de Dieu et dans le livre de votre vie.

I

Aux yeux d'une famille chrétienne, la maison est une sorte de sanctuaire. Le prêtre est venu la bénir ; le crucifix et les saintes images y apparaissent à la place d'honneur dans chaque appartement ; la plaque sauvegarde du Sacré-Cœur est apposée sur la porte : « Arrête ! Le Cœur de Jésus est là ! »

C'est donc bien entendu : tout ce qui est mal, et en particulier le mauvais livre, le mauvais journal n'y doit jamais pénétrer. Car, vous ne l'ignorez pas, il y a de nos jours en trop grand nombre, hélas ! des livres et des journaux qui se sont donné, semble-t-il, la triste mission de scandaliser et de corrompre leurs lecteurs, de leur enlever non seulement le respect et l'amour, mais jusqu'à la notion même du vrai et du bien, de leur inspirer le mépris de la vertu et de la religion.

Oui, il y a une littérature éhontée qui étale complaisamment sous les yeux de tous le tableau de toutes les infamies, qui montre impudemment à tous non seulement le réel, mais le nu, non seulement le nu, mais le laid, non seulement le laid, mais l'obscène. Je ne puis me résigner à croire que vous consentiez à laisser aucune production de ce genre s'introduire à votre foyer.

J'en dis autant de ces livres et de ces journaux où les vérités de notre sainte religion sont mises en doute, ses pratiques tournées en dérision, ses ministres traînés dans la boue, et cela non pas toujours brutalement, cyniquement, mais avec perfidie, sournoisement, par des sous-entendus, des critiques, des plaisanteries habilement dissimulés et voilés qui s'insinuent dans les âmes et y font leur œuvre de mort. Non, vous ne voudriez pas prêter les mains à cette intrusion chez vous des ennemis de ce que vous aimez et respectez le plus au monde : vos saintes croyances.

Mais à côté de cette littérature sans pudeur ou impie, il y a une littérature élégante et correcte en apparence, mais plus dangereuse peut-être parce qu'on s'en défie moins : le roman, puisqu'il faut l'appeler par son nom, soit qu'il prenne le format du livre, soit qu'il se réduise à la forme du feuilleton. Or, quel qu'il soit, qu'est-ce qui le remplit de la première à la dernière page? C'est une peinture des passions. Elles sont là, représentées au vif dans une série de tableaux émouvants. L'amour coupable y brûle de tous ses feux. Et non seulement la passion y est représentée, mais elle y est glorifiée. Toutes les faiblesses morales y deviennent des instincts légitimes et irrésistibles ; le vice y porte couronne et la vertu y est ridiculisée. De tous ces romans, que voulez-vous que je dise? Si bien écrits, si intéressants qu'ils soient, si inoffensifs qu'on les proclame souvent, je déclare que c'est de la fange sur laquelle on a jeté quelques fleurs. Qu'importe qu'il y ait des fleurs sur la route, si elle est bordée d'abîmes? que la coupe soit belle à voir, si elle contient un poison mortel ? que le poignard soit d'un métal précieux, s'il réussit à faire des victimes ? Au milieu de cette boue et de ces fleurs mélangées, quel peut être le sort de la plus solide vertu ? vous le devinez.

Défiez-vous également d'une certaine presse judiciaire et anecdotique qui ramasse, pour les offrir à la curiosité de tous, les iniquités et les immoralités de quelques malfaiteurs, et qui raconte par le menu les drames de la justice criminelle. On juge un coupable. La presse quotidienne s'empare de l'affaire, et pendant huit jours le public perdra le souci de son travail et attendra anxieux le dénouement des assises. Quels miasmes peut-on respirer dans une telle atmosphère de scandale et de dépravation? Franchement, n'avons-nous pas à réserver notre admiration pour d'autres héros que ceux de la cour d'assises et de l'échafaud ?

Que vous vous permettiez quelques unes des lectures que je viens de vous signaler, j'estime que ce serait déjà un grand malheur. Mais que dire si elles venaient à tomber sous les yeux de vos enfants? Chers petits êtres, ils descendent du ciel et ils ont encore quelque chose de la grâce et de la pureté des anges ; un voile divin s'étend encore sur leurs yeux et leur cache le mal. Quel malheur et quelle faute si c'était leur mère qui allait le déchirer ! Quel malheur et quelle faute si c'était elle qui allait les faire sortir de ce radieux paradis de l'innocence que Dieu a placé au matin de la vie, comme il avait placé l'Eden au matin du monde !...

Et pourtant, mères chrétiennes, cela peut arriver facilement. Vous avez laissé errer ces journaux et ces livres sur la table d'un salon, vous les avez posés sur les rayons d'une bibliothèque ouverte. Votre enfant les ouvre en votre absence. Ils doivent être bien attrayants : vous y avez jeté des regards si avides, vous en avez parlé peut-être avec une telle admiration !... Et maintenant, ô mères, quand vous baisez le front de votre enfant, il vous paraît aussi paisible et aussi pur qu'hier, mais l'âme est troublée, la sainte ignorance du mal et la candeur ont disparu, et avec elles la gaieté, la grâce de son visage, le charme de son sourire. Vous vous attristez? Ah ! frappez-vous plutôt la poitrine. Qui donc lui a ravi tous ces biens? Votre coupable négligence.

Vous ne pouvez pas tout empêcher, je le veux bien. Faites donc du moins tout votre possible. Si vous êtes condamnées à voir des pièges tendus à vos enfants au coin des rues, sur les places publiques, puissiez-vous du moins vous rendre ce témoignage que vous avez interdit aux livres pervers l'entrée de vos maisons !

Mais ce n'est pas assez que de préserver ces chers petits de toute lecture mauvaise. A leur légitime avidité de savoir, offrez un aliment sain et fortifiant en leur procurant de bonnes lectures. Récits de voyages, relations des missionnaires consignées dans les Annales de la Propagation de

la Foi et de la Sainte Enfance, études et recherches scientifiques, biographies et mémoires, contes et légendes, pages choisies de notre histoire nationale, et plus tard, quand ils seront devenus grands, l'admirable journal *La Croix* avec ses innombrables filiales, quelle mine inépuisable de lectures intéressantes et instructives !

Pour les tout petits la part est déjà bien belle : que de jolies historiettes on écrit pour eux, que de magazines amusantes se publient à leur intention ! Vraiment, mères chrétiennes, quand vos enfants vous demandent à lire, vous n'avez que l'embarras du choix pour les satisfaire, tout en restant toujours dans les limites de la modestie.

Mais il ne faut pas songer qu'à leur curiosité et à leur plaisir, il faut pourvoir aussi aux besoins de leurs âmes de baptisés. Il y a des livres qui devraient se trouver dans tout foyer chrétien : le Catéchisme, l'Evangile et la Vie des Saints.

Le Catéchisme d'abord pour les petits, car, sachez-le bien, c'est à vous, les premières, qu'incombe leur éducation religieuse. Quand ils étaient au berceau, leurs lèvres altérées cherchaient votre sein et lui demandaient la vie matérielle. De même maintenant leurs grands yeux interrogateurs fixés sur vous, les éternels *pourquoi* qui leur viennent aux lèvres vous demandent l'initiation à une vie nouvelle et plus haute. Quand votre enfant est sur vos genoux, bégayez à son oreille cette langue que seules savent parler les mères, cette langue que l'Académie n'enseigne pas mais que le cœur comprend. Répondez à ses questions naïves, levez doucement les voiles qui lui cachent les mystères de l'amour divin, l'introduisant par degrés et pas à pas dans le monde surnaturel. Puis, alors même que plus tard vous aurez confié au prêtre l'éducation religieuse de votre cher enfant, ne vous en désintéressez pas complètement. Veillez à ce que la leçon de catéchisme soit toujours apprise exactement et parfaitement comprise, exigez en la récitation à la maison avant le départ pour l'église, n'hésitez pas même à offrir à la bonne volonté la récompense d'un beau catéchisme illustré.

A l'étude du catéchisme, une mère chrétienne aura soin d'ajouter la lecture du Saint Evangile. Avec quel ravissement — vous en avez été les témoins — et sans jamais se lasser, le petit enfant écoute l'histoire de Jésus naissant dans l'étable, adoré par les bergers et les mages, fuyant en Egypte avec ses parents, travaillant dans l'atelier de Nazareth, recrutant ses apôtres sur le bord des lacs, prêchant sur les montagnes, opérant des miracles, trahi par Judas, renié par S. Pierre, enfin attaché et mourant sur la croix ! J'ose le dire : aucune histoire n'intéresse l'enfant comme celle là et ne se grave plus profondément dans son esprit. Plus tard, devenu jeune homme, d'autres faits qui lui avaient échappé, les maximes de Notre-Seigneur attireront son attention et le feront réfléchir. Et l'Evangile, lu et relu en commun le soir, avant la prière, deviendra le code de la famille, la règle suprême à laquelle chacun voudra conformer ses jugements, son langage, sa vie tout entière.

Il est encore un autre livre qui a sa place dans la bibliothèque de tout foyer chrétien : c'est la Vie des Saints. On lit bien la vie des grands hommes : écrivains, savants, inventeurs, guerriers, conquérants, explorateurs. Pourquoi pas la Vie des Saints ? Ce sont les héros du christianisme, nos modèles dans la pratique de toutes les vertus. Car ils ont été légion. Dans le jardin de l'Eglise, a dit un saint Docteur, on trouve tous les genres de fleurs : pureté et modestie, courage et piété, charité et dévouement, quelle floraison magnifique, quelle prodigieuse variété ! Et quoi de plus sain et de plus vivifiant que l'atmosphère qu'on respire dans la compagnie de ces admirables serviteurs de Dieu ! C'est une école de grandeur d'âme qui vous élève et vous rend meilleurs.

« J'ai connu, dit un célèbre prédicateur, le P. Monsabré, une famille d'humbles cultivateurs, composée du père, de la mère et de dix enfants. On y vivait chrétiennement et tous les soirs, après les travaux du jour, on y lisait, près du lit de la mère infirme, la Vie des Saints. Un jour, après le touchant récit de la mort d'une jeune martyre, dont la foi avait triomphé des plus horribles supplices, la mère s'écria : « O mes enfants, qui donc aujourd'hui serait capable d'en faire autant ? » Tous se levèrent et répondirent d'une commune voix : « Nous tous, mère, nous tous, avec la grâce de Dieu ! » Voilà, mères chrétiennes, le fruit des saintes lectures.

II

Ne vous y trompez pas cependant. Il est un livre plus persuasif encore que vous devez tenir toujours ouvert sous les yeux de vos enfants pour qu'ils y lisent leur devoir : c'est le livre de votre vie, autrement dit, vos bons exemples.

Ne savez-vous pas, en effet, mères chrétiennes, que l'imitation est dans la nature de l'homme et que, à n'importe quelle époque de la vie, ce qui nous détermine à agir en tel sens plutôt qu'en tel autre, c'est surtout ce qui se fait autour de nous ? Les paroles émeuvent, dit un vieux proverbe, mais les exemples entraînent. Dites-moi, tant que vous voudrez, qu'il est beau de se dévouer, de résister à ses passions, de garder son cœur pur, ces paroles, si éloquentes et si persuasives qu'elles soient, ne suffiront pas toujours à vaincre mon égoïsme ou ma mollesse, ni à triompher de mes hésitations. Mais montrez-moi dans mon entourage quelqu'un qui paie de sa personne, qui fait preuve d'énergie et de courage, qui dompte sa nature, aussitôt je me sens porté à l'imiter et à marcher sur ses traces. De même, hélas ! dans le sens opposé, que faut-il le plus souvent pour m'entraîner au mal, pour me faire oublier mes résolutions, mes promesses les plus fermes ? Un mauvais exemple qui s'étale devant moi, pas davantage.

Or s'il en est ainsi quand il s'agit de l'homme mûr, jouissant de la plénitude de ses facultés et pouvant toujours à la rigueur réagir contre l'atti-

rance et les séductions du mal, que dire du petit enfant qui n'a pas encore assez de réflexion, de discernement, de volonté pour opposer au mal une résistance énergique ? L'exemple, quel qu'il soit, bon ou mauvais, n'exerce-t-il pas sur lui une influence presque irrésistible ? Et comme l'enfant ne connaît personne aussi intimement que son père et sa mère, comme personne ne lui paraît digne de confiance au même degré, c'est surtout en eux qu'il choisit ses modèles, et instinctivement, sans s'en rendre compte, il apprend à penser, à parler, à agir comme eux. De là l'adage populaire : Tel père, tel fils.

Voilà, mères chrétiennes, ce qu'il ne faut jamais perdre de vue. Vos enfants vous observent, ils sont continuellement aux aguets, ils épient sans cesse votre conduite. Rien de ce que vous faites ne leur échappe. Les actes de leur père et de leur mère sont constamment devant leurs yeux comme un livre ouvert et un tableau parlant. Et tout en eux, leur instinct, leur logique, leur cœur les incline à en faire la reproduction exacte et la copie fidèle.

Ces principes étant établis, je passe aux conclusions pratiques et je vous dis : « Mères chrétiennes, voulez-vous avoir des enfants bien élevés, donnez-leur de bons exemples. Ce qu'ils doivent éviter, évitez-le ; ce qu'ils doivent accomplir, accomplissez-le les premières. Voulez vous avoir des enfants qui se conservent purs et honnêtes ? Conduisez-vous de telle sorte qu'on ne trouve rien à reprendre dans vos mœurs. Voulez vous avoir des enfants qui respectent les règles de la justice ? Faites voir que vous avez en horreur tout ce qui pourrait nuire à autrui. Voulez-vous avoir des enfants qui soient fidèles aux pratiques de la religion ? Vivez vous-mêmes en bonnes chrétiennes. Oui, si vous joignez à vos enseignements l'obéissance scrupuleuse aux lois de Dieu et de la Sainte Eglise, la pratique consciencieuse de toutes vos obligations, vos enfants prendront le même pli et suivront sans déviation le sillon qu'ils trouveront tracé devant eux.

Mais si c'est le contraire qui a lieu, si les parents, par leurs actes de chaque jour, contredisent leurs leçons ; si leur vie privée est un démenti formel aux maximes qu'ils inculquent à leurs fils et à leurs filles ; s'ils vivent dans l'inconduite ou dans l'indifférence religieuse, il est impossible que les enfants, de leur côté, ne subissent pas le contre-coup de ces exemples néfastes. Comment pourrait-il en être autrement ? Ce qu'ils doivent craindre et éviter, les blasphèmes, les paroles déshonnêtes, les médisances, les mensonges, les tromperies, ces petits enfants voient leur père et leur mère se le permettre en maintes occasions. Ne doivent-ils pas en conclure qu'il n'y a pas à s'en faire trop de scrupule ? Ce qu'ils doivent estimer et aimer, la prière, la confession, la communion, l'assistance aux offices de l'Eglise, voilà que leur père et leur mère n'en tiennent aucun compte. Avec leur logique enfantine, mais implacable dans sa naïveté, vos fils et vos filles ne tarderont pas à faire le raisonnement que voici : « ces pratiques qu'on m'impose ne sont donc pas d'une nécessité absolue, puisque mon père et ma mère, qui sont plus éclairés et plus instruits que moi, jugent à propos de s'en affranchir. » Puis, bientôt, de l'idée passant aux actes, ils vous imiteront, ils feront litière d'une religion et d'une morale auxquelles vous prétendez les obliger sans vous y astreindre vous-mêmes. Voilà les conséquences désastreuses du mauvais exemple donné par les parents.

Vous avez beau dire : « Je donne de bons conseils à mes enfants, je les réprimande quand ils font mal. Ils le savent bien, je veux qu'ils se conduisent chrétiennement. » Oui, mais ne voyez-vous pas que vos exemples enlèvent à vos paroles, à vos observations, à vos réprimandes toute l'autorité qu'elles pourraient avoir ? Vous avez un enfant qui néglige ses prières : pouvez-vous l'avertir et le reprendre si, bien souvent, le matin et le soir, vous manquez vous-mêmes de rendre à Dieu vos devoirs ? Vous avez un enfant qui, les dimanches et fêtes, est peu exact aux offices : pouvez-vous l'avertir et le reprendre si vous-mêmes, sous le plus futile prétexte, vous omettez de vous rendre à l'église ces jours-là ? Vous avez un enfant qui vous manque de respect, qui vous résiste, qui vous cause de la peine : pouvez-vous lui montrer l'inconvenance de sa conduite si, en sa présence, vous vous laissez aller vous-mêmes à des blasphèmes, à des scènes de colère, à des disputes violentes ? Vous avez un enfant égoïste, paresseux, qui ne respire que jeu et que plaisir. Quoi d'étonnant ? Vous ne parlez devant lui que de divertissements, de confort, de bien-être, de fortune à gagner, de place à obtenir, de jouissance à savourer : comme si c'était là tout l'emploi qu'on doit faire de la vie, l'unique but qu'on doit se proposer sur la terre !

Vous me direz peut-être : « Sans doute, ma conduite laisse à désirer, il m'arrive souvent de manquer à mes devoirs religieux. Mais je ne m'en vante pas. Mes enfants n'en savent rien. » Ah ! quelle erreur ! Je vous le répète : l'enfant est essentiellement observateur. Vous avez beau essayer de lui cacher les mystères de votre vie, il ne tardera pas à déjouer vos précautions, à découvrir vos défaillances, vos misères, vos lâchetés. Par un reste de crainte, il s'abstiendra sans doute de vous dire ce qu'il pense. Mais, pour demeurer concentrées dans son cœur, ses réflexions n'en auront pas moins leur effet, et même plus vous y aurez mis de mystère, plus le scandale sera pernicieux.

Scandaliser vos enfants, les initier au mal, les pervertir, les corrompre, être la cause, les auteurs de leur damnation éternelle, vous, leurs mères, leurs protectrices nées, vous qui deviez par mission les conduire au ciel, quel crime épouvantable ! N'entendez-vous point retentir sur votre tête la malédiction prononcée autrefois par Notre-Seigneur : « Malheur à celui qui scandalise un de ces petits enfants qui croient en moi ! Mieux eût

valu pour cet homme qu'on lui attachât au cou une meule de moulin et qu'on le précipitât ainsi au milieu des flots de la mer » ?

Qui d'entre vous, mères chrétiennes, voudrait mériter ce terrible anathème ? Avant de corriger et de reprendre vos enfants, réformez-vous donc vous-mêmes. Tout en les surveillant, surveillez-vous vous-mêmes. Soyez en toutes choses les modèles de ceux que vous avez à élever, et que vos enfants ne trouvent en vous rien de répréhensible. Vous avez la louable ambition de leur laisser après votre mort un petit patrimoine : quelques terres, un peu d'argent. Très bien, mais vous pouvez faire mieux encore : léguez leur, ce qui est beaucoup plus précieux, l'exemple d'une vertu sans ombre, d'un honneur sans défaillance et d'une vie sans tache.

Et pour cela commencez dès maintenant à ne leur donner en tout que de bons exemples. Priez devant eux et avec eux, et ils prieront. Allez à l'église, et ils vous y suivront. Communiez souvent, et ils vous imiteront. Ayez jusqu'au scrupule le respect du bien d'autrui, et ils ne violeront jamais les lois de la justice. Donnez tous vos instants au travail, et ils deviendront des laborieux. Fuyez la médisance, et la réputation du prochain sera quelque chose de sacré pour eux. N'altérez jamais la vérité devant eux, et ils auront horreur du mensonge. Montrez-vous secourables aux pauvres et aux malheureux, et ils pratiqueront comme naturellement la charité.

Au dire de S. Jean Chrysostome, les apôtres entreront dans le ciel au jugement dernier ayant pour cortège les nations qu'ils ont gagnées à l'Evangile. Tel aussi sera votre sort, mères chrétiennes. Le Dieu juste et bon qui ne laisse pas sans récompense le don d'un verre d'eau froide, vous paiera d'une éternité de bonheur les dons de foi et de persévérance que vous aurez procurés et assurés à votre postérité. Vous paraîtrez devant Dieu et vous entrerez au ciel, escortées par vos chers enfants, après avoir joui sur la terre de leur fidélité à la loi divine. En les couronnant d'une gloire immortelle, c'est vous-mêmes que Dieu couronnera, parce que leurs mérites acquis ne seront que le résultat de vos sollicitudes inquiètes et de vos longs travaux. Ainsi soit-il.

POUR DISTRIBUTION DES PRIX

II

Dans un Pensionnat de jeunes filles

LE MOT FINAL DU PASTEUR

Mes bien chères enfants,

Il vous tarde d'entendre la proclamation de vos noms et de courir au-devant des couronnes et des prix que vous avez mérités. Je ne veux pas faire souffrir longtemps votre légitime impatience.

I

Et d'abord, je ne crois pas me tromper en disant que celles qui devraient recevoir aujourd'hui les plus beaux prix et ceindre les plus riches couronnes, n'en recevront pas. Où elles sont, ces oubliées ? Vous les connaissez, vous les aimez... ; ce sont vos bonnes et si dévouées maîtresses. C'est pourquoi je veux réparer cette injustice et, au nom de vos respectables parents, au nom de M. le curé de St-Ch. et en mon nom personnel, je leur adresse nos plus sincères félicitations — *pour les progrès* que toutes, grâce à elles, vous avez fait durant l'année scolaire ; — pour les succès magnifiques que, grâce à elles, nos lauréates du brevet, puis du certificat d'études, ont remportés. — Je veux leur dire notre profonde gratitude pour leur dévouement patient et infatigable, malgré — je le dirai tout bas — la mauvaise tête, le mauvais caractère, et le mauvais cœur de plus d'une d'entre vous...

Aussi vous ne protesterez pas, que dis-je ? vous accepterez avec joie, j'en suis sûr, si je vous propose de demander souvent à Dieu dans vos prières, pendant les vacances : 1° de récompenser, en les comblant de ses faveurs de choix, vos maîtresses pour le grand bien qu'elles vous ont fait ; 2° de nous les conserver à la tête de leurs classes, où elles excellent si bien à enseigner la science et la vertu...

II

Pour vous, chères enfants, pour vous qui entrez en vacances, je veux vous donner un conseil.

1. A toutes, aux petites comme aux grandes, je recommande instamment, je recommande, de la part du bon Dieu, la fidélité à la prière du matin et du soir, non pas à une prière quelconque, mais à la prière faite *à genoux*, avec attention et piété... « Je réponds, disait S. Alphonse, de la sagesse d'une enfant exacte à ses prières quotidiennes. »

De fait, j'ai déjà vécu et observé ; eh bien ! jamais je n'ai vu une jeune fille sincèrement pieuse qui ne soit devenue bientôt vertueuse. Par contre, j'ai connu des paresseuses, des désobéissantes, des frivoles, des vaniteuses ; or, à la racine de leurs défauts et de leurs vices, j'ai trouvé toujours la négligence pour le grand devoir de la prière...

Donc, vous serez fidèles à vos prières du matin et du soir, fidèles aussi, autant que la facilité vous en sera donnée en famille, à assister à la sainte messe en semaine. Avec cela, je suis assuré que le bon Dieu vous bénira.

2. Aux plus grandes d'entre vous, à celles qui, par l'âge ou la taille, sont tout près d'être des demoiselles, je recommande, de la façon la plus pressante, de fuir l'oisiveté pendant les vacances. Il faut tout craindre d'un enfant qui n'aime pas le travail. « L'oisiveté, dit l'Esprit-Saint, et l'expérience le prouve, enseigne tous les vices. » Le travail, au contraire, ne laisse pas le loisir de penser au mal. Bien plus, il fait passer le temps aussi agréablement qu'utilement.

Mais vous allez en vacances pour vous reposer, direz vous ?... Oui, c'est vrai ! Cependant on se repose très bien du travail de l'esprit, de la mémoire, par un travail manuel, par un travail

corporel. Et puis, il est si doux à une enfant de travailler en compagnie de sa mère, il est si doux de lui aider, à cette bonne mère, de lui faire quelques avances !...

La Sainte Vierge, qui nous valait bien, sans comparaison !... ne dédaignait pas les soins du ménage; elle n'estimait pas au-dessous de sa dignité de balayer sa maison, de préparer les repas, de confectionner les vêtements de la Sainte Famille. La Mère de Dieu, en cela comme en tout le reste, n'est-elle pas le modèle que nous devons imiter ?

Mon souhait, en vous quittant, c'est que vous soyez pieuses, que vous soyez laborieuses, et je suis assuré que vous passerez des vacances très agréables pour vous et pour vos parents, et que vous nous reviendrez, dans deux mois, aussi sages qu'au départ...

EXPLICATION DU CATÉCHISME

31e LEÇON

Les 7e et 10e Commandements

Le bien d'autrui tu ne prendras
Ni retiendras injustement.

Bien d'autrui ne convoiteras
Pour l'avoir malhonnêtement.

Q. 265. — *Que défend le septième commandement ?*

R. — *Le septième commandement défend tout ce qui peut causer un tort injuste au prochain.*

On peut faire du tort au prochain de différentes manières, selon que l'on s'attaque à son âme, à son corps ou à ses biens.

Nous avons examiné précédemment les péchés qui nuisent à l'âme et au corps du prochain. Il nous reste à étudier ceux qui nuisent à ses biens. C'est l'objet du septième commandement.

Avant de préciser le nom et la nature de ces péchés, remarquons que le septième commandement défend toute espèce de tort causé injustement au prochain dans ses biens.

Causer du tort au prochain dans ses biens, c'est soit détruire ou détériorer, soit prendre et garder pour soi une partie de ce qu'il possède. Pour qu'il y ait péché, il faut que celui qui cause l'un des torts dont nous venons de parler commette une injustice, c'est-à-dire porte atteinte volontairement et sciemment à des biens sur lesquels il n'a pas un droit de propriété.

Il y a des cas, en effet, où nous possédons un véritable droit sur les biens du prochain. Le premier est le cas d'extrême nécessité. La vie d'un homme étant plus précieuse que les biens de la fortune, si quelqu'un se trouvait dans une détresse telle qu'il risquât soit de perdre la vie, soit de subir un grave dommage de santé, il pourrait subvenir à ce besoin pressant en prenant le nécessaire sur les biens du prochain, à condition toutefois qu'il ait épuisé les autres moyens en son pouvoir de remédier à sa détresse et qu'il ne mette pas le prochain dans un embarras aussi grave que le sien.

Le second cas est celui de la compensation occulte. On désigne sous ce nom un moyen de rentrer en possession d'un bien détenu injustement par le prochain, si l'on ne peut y parvenir en recourant à la justice des tribunaux.

Pour éviter de s'attribuer à tort le droit de toucher, dans ces deux cas, aux biens du prochain, il est bon de demander conseil à son confesseur.

Il est évident que ni l'un ni l'autre cas ne donnent le droit de détruire ou de détériorer.

Q. 266. — *Comment cause-t-on un tort injuste au prochain ?*

R. — *On cause un tort injuste au prochain en prenant ou en gardant, sans y avoir droit, ce qui lui appartient.*

Le prochain a droit à la libre disposition de ses biens, c'est-à-dire qu'il a le droit de conserver ses biens en sa possession pour en user quand et comme bon lui semblera.

Celui qui prend ses biens au prochain ou qui garde au-delà de la limite convenue ceux qui lui ont été prêtés ou confiés prive le prochain de son droit. Il commet un péché de vol.

Détruire ou détériorer les biens du prochain avec l'intention de lui faire tort, par haine, jalousie, vengeance, équivaut au péché de vol, puisque le résultat est le même pour le prochain.

Q. 267. — *Qui sont ceux qui prennent injustement le bien du prochain ?*

R. — *Ceux qui prennent injustement le bien du prochain sont les voleurs, les usuriers, les marchands qui fraudent, les ouvriers et les serviteurs malhonnêtes, et tous ceux qui privent quelqu'un de ce qui lui est dû.*

Il y a plusieurs manières de voler. On peut voler en profitant de l'absence ou de l'inattention du propriétaire (filous et cambrioleurs), en le dépouillant par la force (vol à main armée), en le menaçant de représailles (extorqueurs), en captant sa confiance par des promesses trompeuses ou en lui faisant signer à son insu un engagement (escroquerie), en déplaçant les bornes d'un terrain (usurpation), en profitant de la gêne d'autrui pour exiger un intérêt trop élevé (usuriers), en simulant des infirmités pour obtenir une aumône, en quêtant au nom d'une œuvre inexistante ou dont on n'est pas le représentant (chevaliers d'industrie), en trompant sur le prix, sur le poids, sur la mesure ou sur la qualité des objets vendus (fraude commerciale), en se coalisant pour faire monter les prix au détriment des acheteurs ou pour les faire baisser au détriment des vendeurs (spéculations sur la hausse ou la baisse), en exécutant mal le travail pour lequel on reçoit un salaire (ouvriers et domestiques), en soustrayant une partie du temps que l'on doit à un employeur (employés, ouvriers et domestiques), en détruisant ou détériorant le bien d'autrui ou en le laissant se perdre ou se détériorer par sa faute, alors qu'on est tenu de veiller à sa conservation, etc.

Q. 268. — *Qui sont ceux qui gardent injustement le bien du prochain ?*

R. — *Ceux qui gardent injustement le bien du prochain sont ceux qui ne paient pas leurs dettes, qui ne rendent pas ce qu'on leur a confié ou conservent tout ce qu'ils trouvent.*

Une dette est une somme due au prochain. Ne pas payer une dette, c'est donc conserver injustement pour soi le bien du prochain. Le retard apporté dans le paiement des dettes est aussi une faute, puisqu'il prive pendant un certain temps le prochain de la possession et de la libre disposition d'un bien qui lui appartient.

On garde encore injustement le bien du prochain quand on ne rend pas à la date fixée ce que l'on a reçu en prêt ou en dépôt, quand on ne rend pas le plus tôt possible ce que l'on a reçu par suite d'une erreur ou de la faute d'autrui, par exemple un objet qu'une erreur d'adresse a fait parvenir à une fausse destination ou un héritage reçu d'une personne qui n'en était pas le légitime propriétaire.

Quant à ceux qui trouvent des objets perdus, ils doivent les remettre à leurs propriétaires, si ces derniers sont connus d'eux, ou faire connaître au public par voie d'annonce qu'ils tiennent l'objet trouvé à la disposition de son propriétaire ou le déposer entre les mains des autorités locales auxquelles on pourra le réclamer.

—

Q. 269. — *Que nous ordonne le septième commandement ?*

R. — *Le septième commandement nous ordonne de rendre ce qui ne nous appartient pas, de réparer le tort causé par notre faute au prochain, de payer nos dettes et de donner aux ouvriers et aux serviteurs un juste salaire.*

Puisqu'il est défendu à quiconque de garder ce qui ne lui appartient pas et de ne pas payer ses dettes, il est évident que le septième commandement, tout en s'exprimant sous forme de défense, ordonne de rendre ce qui appartient à autrui et de payer ses dettes.

Il y a une forme spéciale d'obligation de justice sur laquelle il faut porter notre attention : c'est l'obligation d'exécuter les clauses d'un contrat. Un contrat est une convention par laquelle une personne s'engage envers une autre à donner, à faire ou à ne pas faire quelque chose. Le contrat peut être unilatéral : dans ce cas un seul des contractants est lié par une obligation ; ou bilatéral : dans ce cas les deux parties contractantes sont liées par des obligations réciproques. Le type du contrat unilatéral est la promesse faite avec intention formelle de s'obliger. Les principales formes de contrat bilatéral sont le prêt, le louage ou fermage, et la vente.

La justice veut que les conditions du contrat soient exécutées fidèlement et loyalement de part et d'autre. C'est ainsi qu'en vertu d'un contrat le propriétaire est tenu de mettre à la disposition du locataire pendant le temps convenu la maison ou les terres qu'il lui loue ; le locataire est tenu, de son côté, de ne pas détériorer ou laisser dépérir l'objet loué, de payer exactement et en temps voulu le prix de la location et de se conformer aux conditions particulières du contrat qu'il a librement accepté et signé.

Le contrat peut être simplement tacite ; dans ce cas il se nomme un quasi-contrat. C'est le cas de l'employé qui s'engage envers son patron, sans que cela ait été nécessairement précisé dans le détail, à remplir consciencieusement tous les devoirs de sa profession en échange du traitement qui lui est donné par son patron qu'il a accepté.

Le patron est tenu de donner à ses ouvriers, employés ou domestiques un juste salaire, c'est-à-dire un salaire qui leur permette de vivre et de faire vivre honorablement leur famille et qui corresponde au travail fourni. Le patron n'a donc pas le droit de profiter de certaines circonstances, comme le manque de travail en période de chômage, pour embaucher des ouvriers ou employés à un prix inférieur qu'ils n'acceptent que malgré eux et poussés par la nécessité.

Le septième commandement ordonne enfin de réparer le tort causé au prochain. Deux cas sont à envisager.

1° Le tort causé au prochain s'accompagne d'un péché. C'est le cas de celui qui détruit ou détériore un objet qui ne lui appartient pas, tout en sachant qu'il commet une faute. La réparation équivalente du tort causé s'impose.

2° Le tort causé au prochain ne s'accompagne pas de péché. C'est le cas d'une maladresse ou d'une inattention dont on n'a pas prévu les conséquences. Si les tribunaux condamnent celui qui a causé le tort à une réparation, celui-ci est obligé en conscience de s'en tenir à la décision des tribunaux. Si l'affaire n'est pas portée devant la justice, il n'est pas tenu à réparation, sauf dans le cas où la charité l'exigerait.

—

Q. 270. — *Que défend le dixième commandement ?*

R. — *Le dixième commandement défend le désir volontaire de s'approprier le bien d'autrui par des moyens injustes.*

Désirer s'approprier le bien d'autrui par des moyens injustes, c'est désirer une chose mauvaise. Or Dieu défend tout ce qui est mal, soit dans les actes, soit dans les désirs ou les pensées.

De plus, le désir conduit normalement et facilement à l'acte. Celui qui ne repousse pas un désir mauvais entretient donc volontairement en lui une disposition qui non seulement est mauvaise en elle-même, mais risque aussi de l'amener à commettre un acte défendu. Désirer voler, c'est poser les préliminaires du vol. Le vol n'étant pas permis, est défendu tout ce qui peut le faciliter.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 4 julii 1934.

EUG. LINDECKER, *Vic. gen.*

Le gérant : F. FROSSARD.

LANGRES. — Imprimerie de *L'AMI DU CLERGÉ*

Le CINÉMA dans les Œuvres

C'est en 1922 que PATHÉ mit sur le marché un appareil cinématographique vraiment simple, pratique et économique, pouvant être mis entre toutes les mains sans aucun danger.

C'est seulement vers 1924 25 que les appareils **Pathé-Baby** purent être utilement employés dans les Œuvres, non pas en raison des progrès réalisés dans leur fonctionnement, mais parce que c'est alors que **Pathé-Baby** commença à éditer des films religieux spécialement choisis.

Ces films, en nombre très élevé maintenant, comportent pour la plupart des sujets particulièrement heureux pour la jeunesse.

En plus des films d'Enseignement, documentaires, etc., il existe un très grand nombre de films comiques et certains films religieux, tels :

FOU-KI-RI ET BAMBOULA,
CHRISTUS,
BERNADETTE SOUBIROUS,
L'HISTOIRE DE L'EGLISE, etc., etc.

Ou bien :

LE MIRACLE de Sainte THÉRÈSE DE L'ENFANT-JÉSUS.
LA GUERRE SANS ARMES,
LA GRANDE AMIE, etc., etc.

La plupart de ces films sont en provenance de la Bonne Presse.

Cette collection s'augmente chaque mois de nouvelles éditions qui offrent un choix incomparable.

Quel est le Directeur d'Œuvre qui n'a pas en 1934 son **Pathé-Baby** ?

Quand nous disons un « Pathé-Baby », nous voulons dire un des appareils de projection de cette marque, puisque les divers appareils fabriqués par cette maison permettent les projections les plus diverses. Le dernier modèle sorti il y a deux ans, le **Pathé-Lux** (type Y. C.), donne une très belle projection depuis 4 mètres jusqu'à 20 mètres de distance (sur 1 m. 50 à 2 m. 50 de large), pour un prix d'achat très abordable et une dépense de location de films peu importante.

Mais ce n'est pas de la projection (dont vous connaissez certainement toutes les ressources) que nous voulons vous parler, mais du sujet « PRISE DE VUES ».

Sachez d'abord que tourner un film est plus facile que prendre un cliché photographique Ce n'est pas plus cher, puisqu'un film vierge pouvant enregistrer environ 1.100 images ne coûte que frs : 8,35.

C'est pourquoi toute Association sportive, Amicale, groupement de jeunes gens, scouts, etc., devrait posséder un appareil de prise de vues **Pathé-Baby**.

Et le prix n'est pas ruineux. Vous venez de voir celui des films ; voyez maintenant pour l'appareil.

3 modèles :

La CAMERA à manivelle, appareil de construction assez ancienne, mais très bon marché, puisqu'il ne coûte que : Frs 225

La MOTOCAMERA " MONDIAL ", avec laquelle le déroulement du film se fait automatiquement : Frs. 675

La MOTOCAMERA " LUX " fonctionne comme la " Mondial ", mais possède divers accessoires tels que changement de vitesse, viseur double, etc. Elle peut recevoir des objectifs à grande ouverture et est entièrement gainée en peau de première qualité : Frs . . . 1.100

Comme on le voit, il existe des appareils à tous prix, mais ce sont tous des appareils **de précision** donnant des résultats équivalents, puisque l'optique est la même.

Le très bas prix de la Camera à manivelle est dû uniquement à l'ancienneté de sa construction.

Quel n'est pas le plaisir des spectateurs de voir revivre à l'écran les principaux événements de la vie des groupements dont ils sont membres !

Pour les uns, ce sont des excursions en forêt ; pour les autres, des manifestations sportives. Enfin les cérémonies religieuses en plein air peuvent être filmées. Ce sont des souvenirs agréables à revoir non seulement pour les enfants, mais aussi pour les parents.

Ces appareils, en raison de leur simplicité, peuvent être facilement utilisés par des jeunes gens.

Pathé-Baby possède dans toute la France un nombre très important d'Agents documentés, dont une grande partie fait la location des films d'édition. Demandez-leur une démonstration de l'appareil qui vous intéresse, et nul doute que joignant l'agréable à l'utile apostolat de votre sacerdoce, vous ne soyez bientôt un heureux possesseur d'une CAMERA ou MOTO-CAMERA, chef-d'œuvre de précision et matériel français.

Le Cinéma chez soi **Pathé-Baby** *Appareils de fabrication française*

Renseignements et démonstration — Catalogue A. C. *franco sur demande.*

Sté Française du Pathé-Baby, 20bis, rue La Fayette, Paris — R. C. 215.215. B.

MAX INGRAND
8, PASSAGE TENAILLE - PARIS (14e)
a réalisé les
VITRAUX
DE L'ÉGLISE SAINTE-AGNÈS A ALFORT

ORGUES de tous systèmes, **HARMONIUMS** spécialité de souffleries électriques
Construction - Réparation - Transformation. — Michel Merklin et Kuhn, 11, rue Vendôme, Lyon. V. page 172 couv. *Ami* du 7 juillet

GOUTTE *GUÉRISON RAPIDE de l'ACCÈS de GOUTTE par la*
LIQUEUR LAVILLE
Spécifique universellement employé depuis un demi-siècle.
COMAR & Cie, 20, Rue des Fossés-Saint-Jacques, PARIS

UN BON CONSEIL
Si vous recherchez une maison spécialisée dans la fabrication des fournitures pour appareils à imprimer soi-même à plat, ou rotatifs, ainsi que celles pour machines à écrire, adressez-vous à la maison **FOURMENT** (fondée en 1898) 8, rue Latérale Raymond-IV, à TOULOUSE (Hte-Garonne).
Remise de 10 % aux abonnés de l'*Ami du Clergé*

LA HERNIE
n'est plus une infirmité
depuis qu'un nouveau mode de contention vraiment ingénieux et pratique a été offert à ceux qui en sont atteints. Tous les intéressés savent qu'., sauf l'opération, il n'existe aucun autre moyen de se défendre contre ce mal que le port d'un bandage. Mais les anciens appareils étaient munis de pelotes dont le volume était proportionné à celui de la tumeur, et qui occasionnaient une gène plus grande que le mal lui-même. L'invention du bandage élastique par le Dr L. BARRÈRE avait déjà réalisé un grand progrès, mais les derniers perfectionnements apportés à sa méthode ont permis de supprimer cet accessoire cru indispensable. Le NÉO BARRÈRE ne comporte aucune pelote, il maintient cependant toutes les hernies réductibles quelque soit leur volume, exactement comme la main posée à plat sur l'orifice. C'est une véritable révolution dans l'art herniaire dont des milliers de hernieux ont déjà éprouvé les bienfaits. La preuve irréfutable en est donnée sur le champ car l'essai du NÉO BARRÈRE est toujours gratuit et sans engagement. Il suffit de s'adresser aux Etablissements du Dr L. BARRÈRE, 3, Boul. du Palais, Paris, qui vous feront parvenir discrètement tous les renseignements nécessaires et les adresses des 150 dépositaires, exclusifs de la méthode BARRÈRE, médecins, pharmaciens ou bandagistes, installés en France et à l'Étranger.

ANCIENNE ŒUVRE DU VIN DE MESSE
fondée par M. l'abbé ROUS en 1871
SPÉCIALITÉ DE VINS DE MESSE
Rosé et blanc doux, Blanc sec supérieur
livrés en bonbonnes et en fûts
VINS CHOISIS de TABLE, blanc, rouge et rosé
livrés en barriques et feuillettes
Etablissements Veuve P. OLIVER
Banyuls-sur-Mer (Pyrénées-Orientales) R. C. Céret 146.

PANSEMENTS
COMPRESSES
BANDES DE CRÊPE
LINGERIE CHIRURGICALE
LINGERIE HYGIÉNIQUE
CULOTTES, CALEÇONS, BRASSIÈRES
GILETS, TRICOTS
SOUS-VÊTEMENTS HYGIÉNIQUES
LAYETTE
Exigez la marque
Siège Social
18, rue de Laborde
PARIS (8e).
TETRA

-- ATTENTION ! --
Messieurs les Curés,
Les appareils de sonnerie électrique de cloches sont de puissants perturbateurs de la T. S. F.
La loi du 31 mars 1933 vous oblige à munir votre installation d'appareils anti-parasites et cela avant le 1er octobre prochain.
Songez donc à vous mettre en règle avec les prescriptions et adressez-vous à cet effet en toute confiance à :
Jean BACH, ingénieur.
11, rue St-Symphorien, METZ (Moselle)
qui, seul, peut vous fournir l'appareillage nécessaire et vous garantir la suppression absolue des parasites.

VINS DE MESSE
CAVES DES PRÉMONTRÉS
Abbaye de St-Michel de Frigolet.
Adresr correspce : Mr Yvrard, 4, Quai Vauban, Sète (Hlt).

Manre de CIERGES & BOUGIES d'ÉGLISES fondée en 1880
CIERGES CIRE LITURGIQUE
BOUGIES & CIERGES STEARINE
Tarif sur demande
MOUTINOT & Cie, St-Rambert-d'Albon (Drôme).

LA CONSTIPATION
crée un empoisonnement lent, continu, de l'organisme, provoquant la congestion du foie, le surmenage du rein, d'où : furoncles, migraines, dépression nerveuse, langue sale, haleine mauvaise, teint bilieux, hémorroïdes, digestions difficiles, idées noires, irritabilité, manque de sommeil, rougeurs, maladies de peau, vieillesse prématurée.
Le **JUBOL** est un laxatif-dépuratif végétal idéal, antibilieux, antifermentescible, antiglaireux. Il assure des selles régulières, nettoie l'estomac, l'intestin, évite l'embonpoint, supprime l'obésité, guérit la constipation, sans coliques Un comprimé le soir suffit.
Communications à l'Académie de Médecine et à l'Académie des Sciences.
GRATUIT *Demandez au Service* A. C. 1 *l'envoi de la brochure "la Constipation" par le Dr Ducas.*
Les 25 comprimés 4.25, fo, 4,50. Le triple flacon 10 fr.
CHATELAIN, fournisseur breveté du Vatican, 2, R. de Valenciennes, Paris, et ttes phcies.

VITRAUX D'ART RELIGIEUX
GEORGES JANIN
Artiste-Peintre-Verrier - Agréé des Beaux-Arts
Lauréat de Concours Publics
Fournisseur des Missions Etrangères
Auteur des vitraux dans plus de 5.000 églises en France et à l'Etranger.
Le plus ancien et le plus important atelier de vitraux d'Art Religieux de l'Est de la France — Créé en 1835.
12, rue Lionnois, NANCY
(Meurthe-et-Moselle)
ÉTUDES, RENSEIGNEMENTS, DEVIS, CATALOGUE ARTISTIQUE SUR SIMPLE DEMANDE
Vitraux en tous genres : grisailles, médaillons, scènes historiées,
Restauration de verrières anciennes, armoiries.

LE

CAFÉ MARTIN

Dépôts

Paris, Banlieue, Province

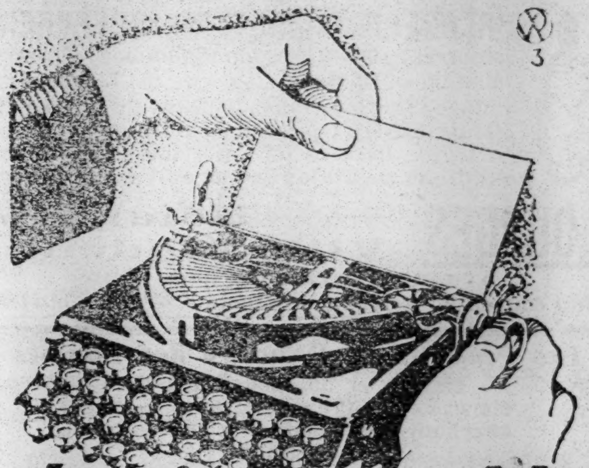
Paris / Banlieue } les 250 gr 4 fr. 40

Province { les » 4 fr. 60

Le **“Café Martin”**

ne comporte qu'une seule qualité et vous êtes certain, en le consommant, d'obtenir le meilleur café au prix le plus juste.

34, RUE JOUBERT, PARIS



Indispensable

Avant d'acheter une machine à écrire, documentez-vous sur les modèles portatifs, légers et peu encombrants, pratiques pour vos déplacements. Nous avons celui qu'il vous faut. Consultez-nous sans engagement pour vous. Nous réservons à MM. les ecclésiastiques des conditions particulièrement intéressantes.

MACHINES NEUVES ET D'OCCASION.

Tous renseignements franco sur demande.

RAPID OFFICE

4, Rue des Filles St-Thomas-Paris

GUÉRISON CERTAINE par LA POUDRE ESCOUFLAIRE

Agence générale : ABAISIEUX (Nord)

ASTHME

OPPRESSION, EMPHYSÈME

(MÊME PRODUIT SOUS FORME DE CIGARETTES)

L'Agence générale envoie GRATIS et FRANCO une BOITE D'ESSAI avec Certificats de GUÉRISONS

LOURDES Hôtel Villa Saint-Jean, au Pont Vieux près Grotte, 3, rue du Paradis, et rue de la Grotte. *Cuisine soignée* Albert ABADIE. *Prix modérés.*

HUILE DE SANCTUAIRE

Marque “ Noël ”

La meilleure des huiles pour la lampe du Saint-Sacrement

Economie : Très faible consommation.
Commodité : 2 semaines sans s'éteindre.
Agrément : Pas de fumée, pas d'odeur.
Sécurité : Pas de risque d'incendie.
Garantie absolue : Tout envoi ne donnant pas satisfaction est repris ou échangé sans discussion.

Prix. — Par bidons de 10, 15, 20 lit. frs 7.00 le litre
Estagnons avec robinet 30 à 35 » » 6,70 » »
» » » 50 à 60 » » 6,55 » »

Franco de port et d'emballage. Paiement au gré de l'acheteur. S'adresser au fabricant :

Alphonse LOMBARD Fils — Salon de-Provence

Matériel pour les INSTALLATIONS DE LUMIÈRE ÉLECTRIQUE

Matériel de T. S. F. (Postes et Amplis)

Renseignements gratuits

Appareillage Electrique LEWIS,
181, rue Lafayette, PARIS (Xe).

POUR DÉSHERBER

cours, jardins, parcs, tennis, boulodromes, chantiers, dépôts, cimetières rapidement, radicalement, sans fatigue, sans dangers.

L'HERBICIDE OCCYSOL

est le plus sûr et le moins cher.

Demander l'intéressante notice et tarifs à :

L'OCCYSOL, 9, quai de Javel, **GRENOBLE**

Conditions spéciales à MM les Ecclésiastiques.

LOURDES

POUR TOUS ACHATS D'OBJETS DE PIÉTÉ ET SOUVENIRS

ADRESSEZ-VOUS AU **PALAIS DU ROSAIRE**

CATALOGUE FRANCO
TARBES 4204

MAISON PRINCIPALE : 64, Boulevard de la Grotte.
SUCCURSALES : 158, Rue de la Grotte,
et 38, Rue de Livarot, à

LISIEUX